

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 19.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, laligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 12 MAI 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOTRE PRIME

Notre nouvelle prime est maintenant prête. Tous ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain auront le droit de l'avoir. Il faut que tout nouveaux abonnés paient un an pour avoir la prime.

LES HOMMES DE 37 - 38

LES DEUX SANGUINET

Les deux Sanguinet étaient frères. Ils appartenait à une des familles les plus anciennes et les plus importantes du pays. Leur père était propriétaire de la seigneurie Lasalle dans le comté de Laprairie, mais il en fut dépouillé par le gouvernement du despote Craig, malgré un jugement de la cour du Banc de la Reine en sa faveur. M. Sanguinet fut ruiné et ses ennemis se partagèrent ses dépouilles. On prétend que quelques-uns des conseillers du gouvernement eurent leur part.

Les Sanguinet étaient convaincus qu'ils avaient été ruinés, volés même par le gouvernement; cela explique l'ardeur avec laquelle ils embrassèrent la cause libérale en 1837. Le motif personnel se joignait chez eux aux raisons d'intérêt politique et national. Aussi, dès 1822 on trouve leurs noms parmi les signataires d'une pétition contre l'Union du Haut et du Bas-Canada. En 1828 ils prenaient part à une grande assemblée convoquée à Saint-Philippe, dans le but de demander le rappel de lord Dalhousie qui avait refusé de reconnaître l'élection de M. Papineau comme orateur de la Chambre d'assemblée. En 1834 ils contribuaient grandement par leur activité à faire élire l'infortuné Cardinal député du comté de Laprairie.

Ils étaient tous deux pères de famille, à l'aïe et très estimés de leurs concitoyens.

L'aîné s'appelait Ambroise et avait trente-huit ans; l'autre portait le nom de Charles et avait trente six ans. Ambroise demeurait à Saint-Constant et Charles à Saint-Philippe. Le premier était gros et grand, l'autre beaucoup moins grand, trapu et vigoureux.

Le trois novembre, ils agissaient, Ambroise comme capitaine et Charles comme lieutenant, dans la troupe qui sous le commandement de Joseph Robert, fit le siège de la maison de Walker à la Tortue.

Nous avons déjà raconté ce malheureux épisode de la rébellion. Plusieurs anglais bureaucrates de Saint-Constant et de St-Philippe s'étaient enfermés chez M. Walker. Au lieu de livrer leurs armes et de consentir à se laisser faire prisonniers, ils eurent la courageuse mais imprudente idée de résister. En vain les patriotes leur demandèrent de les laisser entrer, ils répondirent à leurs injonctions par des coups de fusil. Les patriotes furieux ripostèrent. Walker tomba frappé d'une balle et mourut presque aussitôt. Sans doute, ce n'était pas un meurtre ordinaire, c'était ce qu'on appelle un acte de guerre, dans un temps de révolution, mais on s'en servit pour soulever le sentiment public contre les patriotes.

Après la défaite des patriotes, les maisons et granges des Sanguinet furent incendiées et leurs familles jetées sur le chemin public, pendant qu'ils étaient cachés dans le bois. Après avoir beaucoup souffert de froid et de la faim, ils furent tous deux fait prisonniers et comparurent, le trois janvier, devant la cour Mariale avec les trois Robert, Pascal Pinsonneau, Hamelin et les deux Longtin.

Le procès dura cinq jours et il y eut beaucoup d'animosité contre les prisonniers. Jacques Robert et Joseph Longtin furent acquittés et tous les autres condamnés à mort. Quatre seulement furent exécutés : Joseph Robert, Hamelin et les deux Sanguinet.

L'exécution eut lieu le dix-huit janvier.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 1er mai 1881.

Nous sommes en plein déménagement; la grande ville est remplie de rumeurs; les voitures s'entrecroisent et s'acerochent, les trottoirs sont encombrés; c'est un déballage universel; on se croirait à la veille d'un tremblement de terre.

Les gens que l'on rencontre ont tous une mine affairée; ils sont chargés d'une foule d'ustensiles qui hurlent de se trouver ensemble. Les vases les plus précieux, y compris ceux de confitures, se heurtent avec d'autres que je ne veux pas nommer. Les tuyaux de poêles se dressent dans toutes les directions comme des gueules de canons.

L'instrument dont on poursuit M. de Pourceaugnac au théâtre, voyage de compagnie avec une clarinette. Les balais, les cannes, les parapluies sont ficelés parfois avec de nobles épées qui doivent frémir d'indignation dans leurs fourreaux et les œuvres de Lamartine sont cahotées pêle-mêle avec d'affreux livres de cuisine, pendant qu'un jeune chat exécute, dans le même panier, avec Azor, les tremolos les plus invraisemblables.

Du reste, cette année, on déménage plus que de coutume; on ne voit pas

seulement des locataires, des hirondelles et des canards se donner cette singulière distraction; nous voyons aussi Mlle Sarah Bernhardt qui s'envole à tire d'ailes; M. Edmond Breuil, notre consul qui boucle ses malles, et la troupe lyrique, mais non payée, de M. de Beau lan qui fait également ses paquets. Les troupiers français profitent aussi de la saison pour faire déménager les Kroumirs et peut-être le Bey de Tunis.

Les Cordillères ne vont-elles pas aussi déménager sous les coups de mine des pionniers de M. de Lesseps? Et les rochers du St-Laurent ne vont-ils pas en faire autant devant le fameux tunnel d'Hochelaga à Longueuil? Nous sommes dans une période de changements à vue: c'est fort beau j'en conviens, mais, c'est égal, gardons-nous cette année de ne pas déménager nous même dans l'autre monde!

* *

Le 1er mai 1881 sera une date lugubre pour les malheureux locataires de New-York. Tous ou presque tous—*All or hardly all*—ont été forcés de subir une augmentation de loyer. Sous prétexte de prospérité générale, nos seigneurs et maîtres, nos *landlords* vont se passer la fantaisie d'une foule d'agréments que nous paierons nous-mêmes.

Les salaires des ouvriers, les gages des domestiques, les appointements des employés sont restés ce qu'ils étaient; il y a autant de misérables par les rues que jadis; les suicides causés par le manque de travail ne diminuent pas; néanmoins, il faut absolument se figurer que nous vivons dans un pays de cocagne et que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Il y a quelques années, on pouvait diminuer soi-même son loyer; personnellement, je me suis permis cette fantaisie, et beaucoup d'autres m'ont imité.

Mais aujourd'hui, le tour des *landlords* est venu; ils imposent à chacun de nous leurs tyranniques conditions, se moquent de nos plaintes, jouent entre eux à la hausse avec leurs maisons: ils nous vendent, ils nous achètent ni plus ni moins que si nous n'étions, nous et nos demeures, que de vulgaires barils de harengs!

* *

Encore une histoire de médecin. Il vient d'arriver de sérieux désagréments au célèbre docteur Clysterman de New-York, qui faisait avaler de l'eau claire et des pilules de mie de pain à ses malades afin de ne pas les guérir trop vite.

Cet étrange personnage se faisait ainsi de belles rentes avec ses patients, lesquels étaient étonnés, geignaient, crachaient, tousaient sans ressentir le moindre amélioration dans leur état. Il avait la parole facile, le geste automatique et une belle paire de lunettes, un crâne luisant et rien dessous; néanmoins il régala ses victimes de fort belles dissertations sur la bile et les humeurs, agrémentées de citations latines. Par le moyen de ses belles phrases, il se faisait passer pour un savant docteur, une lumière de la faculté.

Les malades le croiraient encore sans l'incident qui va suivre:

Le docteur Clysterman, à force d'ordonner des pilules de mie de pain a fini par tomber malade lui-même, et sa clientèle a dû forcément se passer de ses soins.

Mais voilà où commence vraiment la

comédie: l'astucieux docteur a un fils, et ce fils vient d'obtenir son diplôme de médecin et, chose incroyable! quoique fils de son père, il est réellement savant et honnête homme: O grand Esculape l'eusses-tu cru?

Naturellement le fils offrit ses services à son père qui les accepta.

—Va, lui dit-il, va soigner mes malades et tâche de ne pas trop faire d'expériences sur eux; ce sont d'excellents sujets que je tiens à conserver. Si tu me les tués, je te déshérite.

Le jeune docteur promit à son père d'être très prudent, prit sa canne et courut visiter sa nouvelle clientèle.

Huit jours après il revint triomphant voir l'auteur de ses jours.

—Comment vont mes malades, demanda avec inquiétude le père!

—Mais fort bien, dit le fils avec un remarquable aplomb; bientôt, je pense, ils n'auront plus besoin de notre ministère.

—Quelles bêtises me chantes-tu là?

—Mais, mon père, je vous rends compte de ma conduite et j'ose croire qu'elle est exempte de reproches.

—Qu'as-tu fait de mes malades, malheureux enfant!

—Je les ai guéris, fit simplement le jeune docteur.

—Guéris! il les a guéris, et il s'en vante, s'écria le vieil Esculape, quelle abomination! moi qui comptais sur ces malades pour m'acheter une voiture. O fils dénaturé, qu'as-tu fait!

—Mais, mon père, je ne pensais pas...

—Tais-toi, misérable! moi qui ai tant fait de sacrifices pour te faire recevoir docteur, est-ce ainsi que tu me remercies! avec ta sottise et présomptueuse science tu viens de me ruiner. Ne repars plus devant mes yeux, je te donne ma malédiction.

ANTHONY RALPH.

NOS GRAVURES

Le pillage de la frontière algérienne par les Khomirs

Le 30 mars, les Khomirs ont envahi la frontière algérienne, au nombre d'environ trois cents. Sur leur passage, ils ont ramassé le bétail, les chevaux, les instruments aratoires et pillé les fermes. Cette violation du territoire avait été précédée, quelques jours avant, d'une première incursion, à laquelle ils avaient chassé les ouvriers du pont de Souk-el-Kremis et emporté les cintres d'une arche de pont. Le chef de gare de Oued-Maliz et les autorités locales demandèrent une réparation aux fonctionnaires tunisiens de la frontière, mais la réclamation est restée sans réponse.

Le mois de Marie en Bretagne

C'est sans doute pour orner cette statue de la reine des Anges, que ces enfants cuillaient tout à l'heure l'aubépine parfumée. Ils l'ont portée à son adresse, sous ces berceaux de verdure. Ils tressent maintenant des couronnes, enlaçant des guirlandes, composant des bouquets. Puis, quand ils auront, avec leurs mères et leurs grandes sœurs qui les aident, fleuri leur divine patronne, ils entonneront un beau cantique dont les échos des bois rediront joyeusement toutes les notes.

Bienheureux sont-ils ceux qui, loin de

la houle malsaine des grandes villes, peuvent ainsi chanter sous le ciel sans qu'aucune note discordante vienne troubler leur voix !

La catastrophe de Chio

Un terrible tremblement de terre a bouleversé la ville de Chio et fait 3,000 victimes. Cette épouvantable cataclysme rappelle la destruction de Lisbonne en 1755.

Disons d'abord que l'île de Chio est située sur la côte occidentale de l'Asie Mineure, à 40 kilomètres de Lesbos et 84 de Smyrne ; c'est l'ancienne Chio, appelée aujourd'hui par les Ottomans Saki-Audassi, c'est-à-dire l'île aux mastic. C'est l'une des plus belles et des plus fertiles îles turques de la mer Egée.

L'intérieur de l'île est couvert de montagnes, dont la plus élevée est le mont Elhas, situé au centre de l'île. Chio était célèbre dans l'antiquité par l'extrême fécondité de son sol et l'exquis de ses crus. La population totale de l'île est aujourd'hui de plus de 80,000 habitants.

La ville détruite, le paradis de la Grèce était le siège d'un chef militaire turc ou aga, et d'un archevêque grec. Toutes ses maisons étaient bâties de pierres et de briques. Les vallées basses qui l'entourent sont de continus jardins d'orangers, de citronniers, de mûriers, de grenadiers, de myrtes et de tous les arbres fruitiers.

Voici maintenant quelques détails sur la catastrophe :

C'est dimanche, à deux heures de l'après-midi, que les premières secousses ont été ressenties.

Le soir, la ville était ensevelie dans un épouvantable chaos. Immédiatement, les stationnaires français et ottomans se dirigeaient vers l'île de Chio avec des secours de toutes sortes.

La ville de Tchesmé, située sur le continent asiatique, en face de l'île de Chio, a également beaucoup souffert.

Il en est de même à Syra.

Cette catastrophe est épouvantable et dépasse tout ce qui peut être imaginé. Toutes les localités de l'île sont entièrement bouleversées. La population, affolée, a quitté les villes, laissant les morts sans sépulture ; 40,000 personnes sont nus vêtements, sans abri et sans pain.

Midhat-Pacha a expédié immédiatement deux vapeurs, avec des médecins, des infirmiers, des vivres, des tentes et des planches pour élever des abris.

Le chiffre des victimes pour toute l'île s'élève à 4,000 environ, dont un millier pour la seule ville de Chio, où 400 cadavres ont déjà été retirés des décombres.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

ANGLETERRE

Le débat sur le bill des terres se poursuit avec vigueur à la Chambre des Communes.

La discussion vient d'éclater dans le camp des *Home Rulers*, et Sullivan s'est séparé avec éclat de Parnell.

AUTRICHE

La situation de l'Europe, au point de vue social, devient plus grave que jamais. Tous les souverains tremblent pour leur vie. On redoute un attentat révolutionnaire à Vienne, à l'occasion de la célébration du mariage royal. L'on sent toute sorte de complots de toutes parts, et en Russie l'on considère le nouveau czar comme incapable d'échapper à ses ennemis. C'est la révolution qui s'impose partout. On s'attend à de nouvelles tragédies socialistes et nihilistes d'ici à quelques jours.

FRANCE

2,000 Kroumirs ont tenté de couper les communications du général Logerot, commandant une colonne d'invasion sur le territoire tunisien. Après quelques heures d'un combat acharné, les Kroumirs cherchèrent refuge dans les bois, que les Français incendièrent.

Une autre bataille a été livrée près d'El

Aloumi, le 28 mai. Elle a duré sept heures, et s'est terminée à l'avantage des troupes françaises. Ce n'est cependant que le commencement ; de tous côtés s'arment des bandes d'Arabes fanatisés par le Coran, et la résistance sera vigoureuse. On parle de symptômes de soulèvements en Algérie.

Une dépêche du 4 mai annonce que la division du général Logerot, après une marche rapide, a réussi à pacifier tout le pays qu'il a traversé.

Le 3, il a atteint la position des Khroumirs, sur la montagne, du côté opposé à celui qui a été attaqué par le général Delbecque.

Quelques Arabes ayant fait feu sur un officier envoyé pour observer les mouvements des ennemis campés dans la plaine de Dakla, le général Logerot a ordonné à ses troupes d'avancer, et un engagement a eu lieu entre la cavalerie et l'ennemi. 400 ennemis ont été tués, dit-on.

La prise de Béjà marque une étape importante dans la guerre franco-tunisienne. Béjà est à mi-chemin entre la frontière algérienne et Tunis, par de là le pays des Kroumirs, que l'armée d'invasion a par conséquent dépassé. Voilà les Français au cœur de la Tunisie.

IRLANDE

Dillon a été arrêté en Irlande, sous l'autorité du bill de coercition, et logé en prison. La police le cherchait depuis quelques jours, l'avait manqué à Dublin, et l'a finalement pincé dans un port de la mer d'Irlande, au moment où il se préparait à se sauver en Angleterre. On annonce aussi d'autres arrestations de ligueurs qui seront opérées incessamment.

L'excitation est intense dans toute l'Irlande et la ville de Dublin a été placée sous l'opération du bill de coercition et du bill des armes. Les affaires sont suspendues dans la capitale de l'Irlande, et l'inquiétude est générale. Tout cela promet. Parnell a vivement reproché cette arrestation au gouvernement, dans la Chambre des Communes.

Les autorités ont en vain essayé d'expulser certains tenanciers à New-Pallas (Irlande). Cinq cents soldats et hommes de police étaient présents, mais une foule de cinq mille personnes s'est rassemblée et après avoir hué et menacé le bailli et ses assistants elle leur a lancé des pierres. La police a chargé le rassemblement à plusieurs reprises, mais le bailli, qui était menacé de mort, a refusé de procéder à l'expulsion. On dit que deux cents des personnes présentes étaient armées de revolvers.

RUSSIE

Voici le texte de la proclamation que les nihilistes ont affichée sur les murs de la capitale :

" DU COMITÉ EXÉCUTIF."

" Le jugement du 9 septembre 1879, qui condamnait à mort l'empereur Alexandre Nicolaïvitch, a été exécuté le 13 mars. Enfin ! Après deux années d'efforts et de lourds sacrifices est venu le succès. Nous avons maintes fois averti le tyran ; il continue à exercer ses fureurs, et dernièrement encore notre ami Krojankowski était assassiné dans sa prison. Nous disons au nouveau Czar, Alexandre III qu'il ne faut pas que la Russie continue à exister comme elle a existé jusqu'à présent—elle doit s'étendre moralement.

" Nous rappelons à Alexandre III que tout violenteur de la volonté du peuple est un ennemi du peuple et un tyran, et la mort d'Alexandre II a montré quel est le châtiment d'une telle conduite. Enfin, nous nous adressons à la société et lui demandons son appui dans le cas où nous verrions forcés de commencer la lutte contre Alexandre III

" Le Comité exécutif."

On signale un soulèvement de paysans dans les provinces russes de la Baltique. Les fermiers veulent devenir propriétaires comme ceux d'Irlande, et ils refusent le serment d'allégeance au czar. La manifestation est accompagnée d'affiches et de placards menaçants, qui sont comme le bout de l'oreille des nihilistes.

TURQUIE

La Turquie a formellement accepté la note européenne et le règlement proposé par les puissances. Elle se déclare prête à évacuer le pays concédé à la Grèce.

L'UNIVERSITÉ-LAVAL

La requête suivante a été présentée à la législature de Québec :

La requête des archevêques et évêques de la province de Québec expose humblement :

Que, en l'année 1852, Sa Majesté la Reine accorda gracieusement aux directeurs du Séminaire de Québec des Lettres Patentes pour l'érection d'une université avec les droits et les privilèges les plus amples ;

Que, en vertu de ces Lettres Patentes, le Séminaire de Québec fonda une université sous les noms et titre de " Université-Laval," et que, depuis, un grand nombre d'élèves n'ont cessé de venir puiser l'enseignement dans les cours donnés par les diverses Facultés de Théologie, de Droit, de Médecine et des Arts ;

Que la Charte Royale de l'Université-Laval a été accordée principalement pour donner l'enseignement professionnel aux étudiants catholiques de toute la province de Québec ;

Que l'expérience a prouvé qu'il est bien difficile de réunir à Québec tous les étudiants catholiques de la province ;

Que pour ces considérations les archevêques et évêques de la province de Québec vous prient humblement de recevoir favorablement la Requête du Recteur et des membres de l'Université-Laval qui, pour se conformer au désir exprimé par le Saint-Siège, demandent qu'il leur soit permis de multiplier leurs chaires d'enseignement dans les limites de la province de Québec, si besoin il y a, et de passer une loi à cet effet.

Et vos Requistes ne cesseront de prier.

Québec, 9 avril 1881.

+ E. A., Arch. de Québec, etc.

Le bill suivant a été présentée, à la Chambre d'assemblée, par M. Champagne, député des Deux-Montagnes :

Acte concernant l'Université-Laval et la multiplication de ses chaires d'enseignements dans les arts et autres facultés, dans les limites de la province de Québec.

Considérant que certaines personnes ont élevé des doutes sur le droit de l'Université-Laval de donner l'enseignement universitaire ailleurs qu'à Québec, et qu'il est expédient de faire disparaître ces doutes ; Sa Majesté, par et de l'avis et du consentement de la législature de Québec, décrète ce qui suit :

1. L'Université-Laval est autorisée à multiplier ses chaires d'enseignement dans les limites de la province de Québec ;

2. Le présent acte viendra en force le jour de sa sanction.

On lit dans la dernière correspondance de M. Gaillardet :

J'ai vu avec étonnement que M. Barthélemy St-Hilaire, après avoir mis à la retraite M. Edmond Breuil, le consul-général de New York, et l'avoir remplacé par M. Lefavre qui a rempli avec la plus grande distinction le consulat de Québec, avait réduit le futur traitement de ce dernier de 60,000 francs à 55,000. Il y a là une contradiction bizarre. On donne de l'avancement à un fonctionnaire qui le mérite à tous égards et on diminue ses appointements. Cela ne se comprend pas. La réduction de 5,000 fr. n'est faite à coup sûr, que dans un but d'économie. Mais c'est une économie mesquine et illogique, car la vie devient plus chère que jamais aux Etats-Unis, comme partout du reste. Le ministère se sera dit que les 5,000 fr d'économie accroîtraient les 98 millions d'augmentation constatés dans le rendement des impôts du premier trimestre de l'année 1881.

La semaine sainte a offert le spectacle d'une population remplissant les églises parisiennes et témoignant d'une grande ferveur religieuse dans une ville où les libre-penseurs et les incrédules sont en majorité. Ils sont en majorité, c'est vrai, cela est attesté par les élections, mais ils se trouvent presque tous dans les basses classes et leurs démonstrations anti religieuses ont pour effet naturel de raviver la foi dans les hautes classes, en lui donnant le stimulant de la proscription plus ou moins officielle. La religion a retrouvé pour certains indifférents l'attrait du fruit défendu et le charme de l'opposition. Elle est bien portée et est devenue une sorte de distinction pour les hommes. Pour les femmes, elle a l'aurole du mar-

tyre. Ceux qui sont croyants ne l'ont donc jamais été autant qu'aujourd'hui. Ce n'est plus seulement de la foi, c'est une protestation politique.

Mais les pénitences du carême ont été heureusement levées par les fêtes de Pâques, et on se *décarême* avec un entrain merveilleux. On danse partout. On va à toutes les fêtes, même aux fêtes de charité. Pour ne pas faire d'épigramme, je dirai qu'on va surtout à celles-ci, et elles se succèdent de jour en jour, comme les malheurs publics et privés, nationaux et étrangers, inondations comme en Belgique, tremblements de terre comme à Chio, incendies des théâtres comme à Montpellier et à Nice, rien n'y manque.

Un vent de destruction souffle sur les grands magasins de Paris en particulier. A l'incendie du *Printemps* a succédé celui du *Tapis-Rouge* dans le faubourg Saint-Martin, puis l'incendie, partiel heureusement, des *Magasins Réunis*, sur la place du Château d'Eau, appelée aujourd'hui place de la République, sans compter une fausse alerte aux *Magasins du Louvre*, et un léger feu au Grand-Opéra. Un concert de charité donné au bénéfice des inondés de Belgique dans la grande salle du Trocadéro, dimanche dernier, a produit 30,000 francs. Celui donné pour les incendiés de Nice en a produit 70,000, grâce au concours d'Adelina Patti. Partout où elle paraît elle fait recette. Malheureusement pour les fanatiques, ils n'ont plus que quatre fois à l'entendre, et elle ne reviendra pas de sitôt à Paris.

C'est, du moins, ce qu'elle disait, il y a quelques jours, dans un dîner d'amis auxquels elle annonçait son prochain départ pour l'Amérique. Comme un de ses fanatiques parisiens combattait l'idée de ce voyage : " Il nous rapportera deux millions de francs," dit Nicolini, en intervenant dans la conversation. Le donateur de conseil repoussé avec perte par cet argument décisif du tenor, s'en est vengé en faisant, le lendemain, la remarque que la grande artiste semblait supporter un peu impatiemment son associé et ses deux enfants qui l'appellent maman. Quand ils étaient tout petits, cette appellation filiale plaisait à Adelina, mais maintenant qu'ils ont douze ou quatorze ans, elle semble ennuyée de paraître avoir de si grands enfants. Je donne cette double observation pour ce qu'elle vaut, mais si l'ex-marquise commençait à se fatiguer de celui auquel elle a sacrifié sa réputation et sa place dans la société, il n'y aurait là qu'une des phrases ordinaires de la vie, qui sont le revers des fantes commises et leur conséquence providentielle.

Il avait été question aussi d'organiser un concert de charité au bénéfice des victimes du tremblement de terre de Chio. Mais le nombre en est si grand que la bienfaisance se sent comme désarmé en présence d'un pareil cataclysme. Et puis, ce qu'on rapporte des autorités et des habitants de l'île est peu fait pour pousser à l'enthousiasme le sentiment de la fraternité. Le gouvernement turc a envoyé de Smyrne des secours dérisoires en hommes et en argent. La population turque de Chio n'aurait fait preuve non plus ni de courage, ni d'énergie, si on en croit une correspondance du *Temps*. Le premier jour, un médecin n'avait pu trouver que deux hommes assez hardis pour le suivre dans les décombres et l'aider à en sortir les blessés. M. Casanova, associé de la maison Rhalli, ayant eu son père enseveli sous les ruines de sa maison, aurait supplié une patrouille de soldats turcs de l'aider à sauver son père. L'officier lui aurait demandé s'il avait un ordre du gouverneur, et comme il n'en avait pas, les soldats turcs s'éloignèrent sans prêter assistance au malheureux qui donne ces tristes détails n'ont pas empêché les maisons de banque et de commerce de Paris et de Marseille d'ouvrir en faveur des malheureux Chioles des souscriptions qui ont déjà atteint près de 300,000 francs.

— En 1880, 522,000,000 de lettres sont passées par les bureaux de poste en France.



LE MOIS DE MARIE EN BRETAGNE

MAI

SONNET

La forêt reverdit ; les mélèzes ronflants
Egrenent leurs senteurs à la brise mutine ;
Les fleurs, dans les édens où l'abeille butine,
Èlèvent vers le ciel leurs calices tremblants.

Sous les bois attiédés l'oiseau chante et lutine ;
L'air est lourd des parfums si doux des lilas
[blancs ;
Et sur les chauds guérêts et les flots ondulants
Tourbillonne au soleil une brume argentine.

Le sol des prés frémit, sentant germer les blés ;
On savoure partout mille bruits modulés
Qui montent des ravins, des plaines et des grèves ;

Et l'on voit, quand scintille aux cieus l'étoile
[d'or,

La jeune fille qui sur son balcon s'endort
Les cheveux dans le vent, et l'âme dans les rêves.
W. CHAPMAN.

LE CZAR AU CHATEAU DE GATSKHINA

Une lettre de Saint-Petersbourg donne des détails navrants sur la vie du czar au château de Gatschina, situé à 30 milles de la capitale. Avant que la cour se transportât dans cette résidence, plusieurs centaines d'ouvriers du régiment de Preobrajinsky furent envoyés pour y faire les aménagements nécessaires. A minuit, ils furent réunis dans l'église de Gatschina et jurèrent de garder le secret sous peine d'être punis de mort ou envoyés en Sibérie. Dix roubles furent le prix du silence de chaque homme. Les aménagements furent terminés en quarante-huit heures.

Le secret ne fut pas longtemps gardé, et voici ce qu'on a appris des précautions prises contre la possibilité de l'assassinat du czar dans le palais : un passage souterrain conduit de la chambre du czar aux écuries ou un grand nombre de chevaux sont tenus sellés et bridés toute la nuit. Des sentinelles sont placées de vingt en vingt pas autour du château.

La chambre à coucher a deux fenêtres protégées pendant la nuit par des volets en fer. On ne peut arriver à cette chambre qu'en traversant trois larges antichambres gardées par 80 cosaques armés jusqu'aux dents. Les cosaques peuvent circuler dans les deux chambres extérieures, mais dans celle qui touche à la chambre à coucher du czar le silence règne toute la nuit. Le général qui est de service pendant le jour s'assied sur une chaise longue ; ses soldats se tiennent sur un large divan.

A portée de la main droite du général est placé le bouton d'une sonnette électrique qui communique avec tous les postes du palais. Quand le czar rentre chez lui, avant de fermer la porte, il enlève la poignée extérieure afin que personne ne puisse entrer sans qu'il ouvre lui-même la porte de l'intérieur. Contrairement à ce que faisait son père, il ne peut pas souffrir la présence d'un soldat armé dans sa chambre à coucher.

Le 12 mai courant, les anciens élèves du collège Ste-Marie donneront dans la salle Académique du Gesù une grande représentation dramatique et musicale. On donnera une nouvelle pièce composée par le révérend P. Hammond et intitulée *Exil et Patrie*.

Cette pièce a pour but d'activer le mouvement en faveur de la colonisation, de faire comprendre les vicissitudes et les tribulations de ceux qui émigrent et de faire voir les avantages qu'offrent les belles terres de la Vallée de l'Ottawa. Le premier acte se passe à St-Jérôme, le deuxième aux Etats-Unis et le troisième dans la vallée de l'Ottawa.

Nous espérons que le public saura encourager cette représentation dont la recette est destinée à la bibliothèque de l'Union Catholique.

— Pendant le mois d'avril, il a été exporté de Montréal aux Etats-Unis 1211 chevaux, représentant une valeur de \$126,638.50. Depuis le 1er janvier au 30 avril, l'exportation a été de 3,697 ; valeur de \$355,063.39.

LES SOLDATS FRANÇAIS EN TUNISIE

LE PREMIER ENGAGEMENT

Le capitaine Clément, dit le correspondant du *Temps*, du 59^e de ligne, accouru de Roum-el-Souk dès le matin du 31 au secours de nos gens, aux prises avec les Khroumirs dès la veille, n'avait avec lui que 80 hommes, tous conscrits de l'année ; on peut voir en cette circonstance ce que donne la force morale, l'influence acquise, sur des hommes dont on s'occupe avec une vigilance constante et qu'on tient bien dans la main, pour employer le mot du métier. De sept heures du matin à midi, ces 80 conscrits soutinrent bravement le feu d'un millier d'Arabes qui, rampant dans les broussailles, se dissimulant derrière les moindres plis de terrain avec l'habileté du sauvage, venaient tout d'un coup s'élançant sur notre faible ligne en déchargeant leurs armes avec accompagnement de hurlements furieux. Ce ne fut qu'après quatre heures de lutte, alors que le nombre des ennemis croissait toujours et menaçait de l'envelopper entièrement, que le capt. Clément se vit contraint d'expédier une estafette à Roum-el-Souk pour demander du secours. Le commandant Bounin, du 3^e zouaves, venait d'y arriver, et ses soldats se mettaient en devoir de préparer le café ; on renversa aussitôt les bidons et 130 hommes, sous le commandement du capt. Drouin, s'élançant au pas de course dans la direction d'El-Aiou.

Le capt. Drouin, enfant de troupe du régiment, dans lequel il sert depuis 1860, vieux soldat de Crimée, du Mexique et d'Italie, est aussi un de ceux qui savent galvaniser leur monde ; malgré les fondrières et les difficultés présentées par le passage d'une foule de petits ravins sans eau courante, mais remplis d'une boue épaisse et profonde, les zouaves franchissent rapidement la distance et, sans se reposer un instant, viennent se placer en ligne à la droite du 59^e, en ce moment débordé. La fusillade continua violente et nourrie ; les pertes d'hommes étaient encore nulles de notre côté, mais, vers quatre heures, l'ennemi de plus en plus nombreux fit un effort énergique, et, tout en tirant à outrance, en vint jusqu'à engager la lutte corps à corps ; il fut promptement repoussé, mais en nous laissant à déplorer des pertes sensibles. Quatre hommes du 59^e étaient tués avec trois blessés. Un pauvre soldat, atteint d'un coup de feu à la tête, partit les bras en avant, courant inconsciemment dans la direction de l'ennemi, ainsi que cela se produit parfois sous l'influence du choc cérébral, et s'en alla tomber dans les broussailles voisines de la rivière.

C'est celui dont certains journaux ont dit qu'il avait été mutilé par les Khroumirs, retrouvé encore respirant et porté à l'hôpital militaire de la Calle, où il serait mort. La vérité est qu'il mourut sur le coup et que les Khroumirs firent dire le soir à nos gens qu'il gisait dans la broussaille ; craignant une embuscade, on ne put aller l'enlever pour l'ensevelir immédiatement, mais ce soin fut pris le lendemain, après la retraite définitive de l'ennemi et l'arrivée des renforts.

Le combat avait duré onze heures ; il ne se termina qu'à la nuit, les Khroumirs rentrant chez eux et la petite colonne française faisant de son côté retraite sur Roum-el-Souk, car ses munitions, sans être absolument épuisées, touchaient à leur fin. La compagnie du 59^e, dans toute sa journée, et les zouaves, dans l'après-midi, avaient tiré en tout près de 15,000 cartouches.

La bonne tenue de nos troupes, encore peu expérimentées—il s'agit, en effet, de troupes arrivées en Algérie depuis trois mois à peine—est du meilleur augure.

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LA FRANCE ET L'ITALIE

L'Italie, quoi qu'en disent les hommes politiques et quoi que fasse la France pour se l'attirer, n'a jamais été l'amie et ne sera jamais l'alliée de la France. Il y a chez elle une sorte d'instinct ou de haine qu'on pourrait appeler innée, qui l'éloigne de ce pays. Aux yeux de l'Italie unitaire, la France, quelles que soient la forme de son gouvernement et sa politique religieuse, est toujours la France catholique, c'est-à-dire la fille aînée de l'Eglise et la protectrice de la papauté ! De plus, ces gens-là, à qui tout a si bien réussi jusqu'ici, se croient appelés à reconstituer leur profit le vieil empire romain, et l'antériorité de la France est la condition première de la réalisation de leurs rêves. Enfin ils ne nous pardonnent pas de leur avoir enlevé Nice et la Savoie, auxquelles ils n'ont jamais renoncé et qu'ils comptent bien nous reprendre un jour. Je n'en veux pour preuve que le fait suivant :

Le roi Humbert a donné 5,000 francs et les députés de Blancheri et de Nicotera, l'un de la droite et l'autre de la gauche, ont ouvert une souscription parmi leur collègues et recueilli 3,000 francs pour les incendiés de Nice. Or, jamais pareille chose ne s'était faite pour les victimes des inondations, des incendiaires ou de toute autre calamité dans les pays étrangers, et, quand il s'est agi de secourir des malheureux de cette nature dans le sein de la Péninsule, jamais les offrandes n'ont atteint ces proportions ni revêtu un caractère officiel.

Pourquoi donc tant de générosité et d'unanimité à l'égard de Nice ? Ah ! c'est qu'à leurs yeux Nice est toujours une ville italienne et qu'il fallait montrer aux Niçois que la mère-patrie ne les oublie pas, en attendant que l'heure de la soi-disant rédemption ait sonné.

Il suit de là que la France, si elle n'a pas d'autres complications à redouter, aurait tort de s'arrêter sur le chemin de Tunis, car elle n'a pas à craindre de perdre une amitié qui ne sera jamais.

Nous regrettons d'apprendre la mort de l'hon. M. Duval, ancien juge en chef, arrivée la semaine dernière à Québec. M. Duval était malade depuis trois ou quatre semaines. Il était âgé de 81 ans.

Le juge Duval fut juge en chef de 1864 à 1874. Il avait remplacé, en 1864, le juge en chef Lafontaine. Il était alors juge de la cour supérieure depuis un bon nombre d'années. Il a fait le plus grand honneur à la magistrature canadienne.

LETTRE DE RUSSIE

Les nouvelles directes de Saint-Petersbourg sont très inquiétantes. Il y règne dans les hautes sphères un désarroi complet, tout le monde perd la tête en présence de l'audace de la secte destructive qui, loin d'être intimidée par le cri d'horreur que son crime a provoqué dans l'Europe entière et par toutes les mesures rigoureuses prises par le gouvernement pour en avoir une fois raison, multiplie ses menaces, à la barbe de la police et des gendarmes. La police enlève chaque matin des placards incendiaires affichés au coin des rues ; son nouveau chef, M. Baranoff, a reçu déjà trente-six avis de sa condamnation à mort par la secte ; l'empereur lui-même trouve à peu près tous les jours soit sur sa table de travail, soit dans la poche de son uniforme, des lettres menaçantes ; enfin, l'impératrice a reçu assez récemment une lettre cruelle, dans laquelle on lui annonce que si elle n'obtient pas de son mari, dans un délai de trois semaines, la promulgation d'une constitution, le grand-duc héritier, un enfant de 12 ans, sera enlevé et détenu comme otage trois autres semaines. Si pendant ce temps l'empereur se décide à donner satisfaction, son fils sera rendu à ses parents sain et sauf, sinon on leur renverra son cadavre.

L'impératrice a été extrêmement émue

par cette menace. Le lendemain, on la vit pâle et défaite, tenant son enfant par la main, assister à l'audience publique que l'empereur donnait à toute sorte de députations, entre autres à celle des Polonais. Au milieu de l'audience se produisit un incident qui, dans toute autre circonstance l'aurait fait tout simplement sourire, mais qui, dans la disposition d'esprit dans laquelle elle se trouvait, l'impressionna douloureusement. Le couple impérial, avec le jeune prince, s'approcha d'une députation de paysans du gouvernement de Pakoff, placée à côté des Polonais. Ces paysans, d'un aspect fort peu civilisé, se jetèrent brusquement et lourdement aux pieds de l'empereur et de sa femme ; le jeune prince crut à un nouvel attentat et, poussant un cri, se jeta à quelques pas de côté ; l'impératrice, à la vue de cette frayeur, hélas ! si bien justifiée de son jeune fils, eut des larmes aux yeux ; l'empereur conserva son calme, et d'un geste imposant commanda aux paysans de se relever, mais il n'en fut pas moins ému. Il passa à côté des Polonais sans leur adresser la parole, peut-être même sans les apercevoir, et se fit excuser auprès de la députation, promettant de s'entretenir avec les Polonais de leurs affaires à son prochain voyage à Varsovie.

On voit que l'idée de la possibilité d'un nouveau crime des nihilistes se dresse comme un spectre devant le trône du nouveau czar et domine en ce moment toutes ses autres préoccupations. Il ne saurait en être autrement puisqu'il a affaire à un ennemi invisible, ne reculant devant rien, défiant la police et toutes les forces du gouvernement, et disposant des moyens les plus terribles. En effet, les dernières investigations ont montré que les nihilistes ne se sont pas bornés à miner une rue par laquelle l'empereur passait tous les jours, ils avaient encore, comme le rapporte un journal russe, creusé une mine sous la porte de la forteresse de Kronsztadt, par laquelle entrent les voitures. Jusqu'à ce jour, on a déjà retiré de cette mine un poud et demi (près de 30 kilogrammes) de dynamite, ou, selon d'autres rapports, de nitro-glycerine, et cependant, tous les abords de cette forteresse sont gardés.

UNION SAINT-JOSEPH

Lundi de la semaine dernière ont eu lieu les élections semestrielles de cette société ; voici le résultat du scrutin :

MM. A. Thomas, réélu président ; A. Gosselin, réélu 1er vice-président ; C. A. Descarrie, réélu 2nd vice-président ; J. Contant, sec.-archiviste ; J. Letellier, réélu sec.-correspondant ; P. Giguère, réélu 1er trésorier ; B. T. Charlebois, réélu 2nd trésorier ; P. Gosselin, réélu 1er percepteur ; F. X. Rousseau, réélu 2nd percepteur ; J. Corbeille, 1er assist.-percepteur ; J. Thompson, réélu 2e assist.-percepteur ; L. P. Dubuc, réélu 1er com.-ordonnateur ; C. Beauchamp, 2e com.-ordonnateur.

A cette séance fut soumis le rapport du trésorier par lequel il appert que la société a perçu durant les derniers six mois la jolie somme de \$5,037.81, et qu'elle a accordée en bénéfices aux malades \$1,325.50 ; aux orphelins, \$256.20, et aux veuves, \$2,872 ; ce qui fait une somme de \$4,452.70 donnée en bénéfices durant l'hiver dernier par l'Union Saint-Joseph de cette ville.

La société a maintenant en banque \$5,675.97, outre son édifice et son mobilier évalués à \$12,400, de sorte que l'Union Saint-Joseph vaut aujourd'hui \$18,075.97, sans compter ce qui est dû par les membres et qui forme encore une somme assez ronde. On ne peut trop encourager tous les Canadiens à faire partie de cette belle société qui accomplit tant de bien parmi ses membres.

L'Union Saint-Joseph compte aujourd'hui 700 membres ; si elle était composée de 1,000 membres, elle serait en état de faire encore plus de bien. Que tous nos compatriotes s'empressent donc de s'unir à elle.

AVRIL

La neige fond. L'érable coule.
Le rossignol, frileux, roucole
Ses premiers airs :
Sa voix, que toute oreille écoute,
Monte sous la sonore voûte
Des bois déserts.

Malgré la bise qui grommelle,
L'inimitable Philomèle
Chante toujours,
Et sur mille tons recommence
La mélancolique romance
De ses amours.

Avant de revoir la verdure,
Nous aurons des jours de froidure,
Car le printemps,
Surpris dans son vol par la neige,
Redoute encore le cortège
Des noirs autans.

Le doux chanteur qui l'accompagne,
Au silence de la campagne
Et des buissons,
Au deuil de la terre engourdie
Harmonise la mélodie
De ses chansons.

Parfois sa plaintive voix tendre,
Vibrante d'espoir, fait entendre
Un joyeux trill...
Dans ce ravissant cri d'ivresse
C'est vous qu'il rappelle et qu'il presse,
Beaux jours d'Avril !

Fuyez, nuages, giboulées,
Grêle, brouillards, après gelées,
Vent boréal !
Fuyez ! La nature t'implore,
Tardive et languissante aurore
De Floréal !

En attendant qu'une embellie
Ranime l'herbe ensevelie
Par les hivers,
En attendant que Mai revête
De leur riche écharpe de fête
Les arbres verts,

Amis que le plaisir rassemble,
L'érable coule, allons ensemble
Sous les forêts :
On dirait que toutes leurs brises
Sont pleines des senteurs exquis
Du sucre frais...

La sève gonfle la ramure ;
La neige fond ; l'onde murmure
Au fond du val ;
Le soleil luit ; l'oiseau fredonne :
C'est le printemps qui nous redonne
Son festival.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

L'ORDRE DE LA JARRETIÈRE

Le prince de Galles, en se rendant à St-Petersbourg, a été chargé d'une double mission de la part de la reine Victoria. Après avoir assisté à l'inhumation du czar, il devait remettre à Alexandre III les insignes du "très noble ordre de la Jarretière," dont son père et son grand-père avaient été chevaliers avant lui.

C'est le 28 mars, à midi, que la cérémonie d'investiture a eu lieu dans la salle du trône, au palais Anitchkoff. Debout devant le fauteuil doré et sous le dais surmonté de la couronne impériale, Alexandre III attendait l'entrée des messagers anglais. L'empereur portait l'uniforme du maréchal russe, tunique verte à broderie d'or. A sa gauche se tenait l'impératrice, la princesse de Galles, la duchesse d'Edimbourg, la grande duchesse Marie Paulowna et les autres dames de la maison impériale ; à la droite du trône on remarquait tous les frères et les fils du nouveau czar.

La cérémonie commença par l'introduction du comte de Dufferin, ambassadeur anglais, suivi de MM. Le Marchant, Goselin, R. Kennedy, lord Hamilton et Herbert, secrétaires d'ambassade. Lord Dufferin était orné du collier de chevalier de l'ordre de saint Patrick et des insignes de l'ordre du Bain. Puis entrèrent les officiers de la suite du prince de Galles, le colonel Clarke, le colonel Teesdale, le général sir Dighton Probyn, sir John Cowell, grand-maître de la cour de la reine Victoria, et lord Suffield, ce dernier portant sur un coussin les insignes de l'ordre de la Jarretière.

Le cortège fut clos par les princes chevaliers, précédant le prince de Galles. C'était le grand-duc régnant de Hesse, le prince impérial d'Allemagne, le duc d'Edimbourg et enfin le prince de Galles, représentant la reine Victoria, souveraine de l'ordre.

S'avançant vers le czar, le prince de Galles échangea une poignée de main avec le futur chevalier, lui rappelant que son père, son oncle et son grand oncle avaient porté cette décoration, la plus élevée de l'Angleterre, et le saluant comme nouveau frère-chevalier.

A cette allocution, qui fut faite en anglais, le czar répondit en français, exprimant ses remerciements à la reine Victoria et à son illustre interlocuteur.

Puis le prince de Galles, assisté du duc d'Edimbourg, s'agenouilla à côté de l'empereur et boucla lui-même la jarretière, insigne principal de l'ordre anglais.

Les autres insignes, tels que le collier, l'image de saint Georges, etc., furent transmis aux dignitaires russes par les officiers anglais.

La cérémonie d'investiture terminée, tous les assistants vinrent s'incliner devant le nouveau chevalier, après quoi la brillante assemblée se dispersa.

UN NOUVEAU SANCTUAIRE

A Jérusalem, des fouilles viennent d'être ordonnées à la IV^e station de la voie doulosureuse pour retrouver les traces de l'ancienne église bâtie par sainte Hélène, au lieu où Notre Seigneur Jésus-Christ, portant sa croix, rencontra la sainte Vierge. On se propose d'élever sur ces ruines un nouveau sanctuaire. Une souscription vient d'être ouverte au journal la *Terre Sainte*, 59, rue Bonaparte, Paris. M. l'abbé Albony, rédacteur en chef, a reçu de l'épiscopat arménien de grands encouragements pour cette œuvre. Mgr Azarian, vicaire du patriarcat arménien de Cilicie, lui a écrit pour le féliciter au nom des évêques de cette province. Tous, malgré la difficulté des temps, se sont fait un devoir de concourir au succès de cette entreprise qui intéresse si vivement le patriarcat.

Nous voyons par un journal américain, le *Public Ledger*, de Philadelphie, que vient de nous passer un ami, qu'un canadien du nom de Alexandre Boudreau a acquis beaucoup de célébrité dans les Etats Unis.

M. Boudreau partit à l'âge de 14 ans de Nicolet, où il est né en 1826, après beaucoup de travail il finit par se créer une position honorable et amasser une certaine richesse. Il fut promu au grade de général dans les armées américaines, et tant que la santé le lui permit il en remplit les fonctions en se distinguant.

Actuellement, il est le président d'une compagnie de chemin de fer dite "Western Virginia Central Railway." Il a même été, nous dit-on, un des promoteurs de cette grande entreprise, et a pour \$200,000 de parts dans cette compagnie.

(Messager de Nicolet.)

Quelle surprise ne réserve pas la téléphonie ! A Liège, on vient de trouver une application du téléphone à laquelle on n'avait pas encore songé. En prévenant dans la journée le bureau central, on peut se faire réveiller la nuit ou le matin à une heure déterminée. La compagnie téléphonique prend note de cet avis, et, à l'heure indiquée, la sonnerie d'appel joue et ne s'arrête que lorsque l'abonné a répondu qu'il est réveillé complètement. C'est un réveil matin infailible, et le dormeur le plus obstiné ne saurait résister au bruit assourdissant que produit l'appareil.

A Leipzig, un nouveau téléphone dit "téléphone lumineux" vient d'être inventé par un savant de cette ville. Ce nouveau téléphone parlant ne se borne pas à enregistrer les sons, il reproduit en caractères lumineux les paroles au fur et à mesure qu'elles sont prononcées.

M. D... l'un des hommes les plus connues du monde financier, a trouvé une bonne formule pour peindre le caractère de sa femme. Il a dit d'elle à un de ses amis :
— Elle est folle comme un oie !

LE DIMANCHE DES TURCS

Le vendredi est le dimanche des Turcs. Dans la matinée, le sultan se rend en grand équipage de gala dans une mosquée. Ce vendredi-là, c'était la mosquée d'Artakenil, située à une demi-lieu de la ville, sur la rive européenne du Bosphore qui devait avoir l'honneur de recevoir la pieuse visite de *Sa Hautesse, le Grand Seigneur, le Père des Croyants*.

Nous fûmes, à cette occasion, témoins d'un de ces spectacles splendidement étranges, d'une de ces pompes orientales dont le caractère original et saisissant défie toute description.

De la porte de la mosquée au Bosphore s'étendait un riche tapis, le long duquel les grands dignitaires, les grands officiers, les pachas, se tenaient debout, rangés sur deux lignes, pendant que, du haut d'un minaret de la mosquée, un muedzin, de sa voix aérienne et nasillarde, chantait l'invocation à la prière de Mahomet.

Mais voilà que le grand pavillon impérial est hissée et flotte sur le sommet de la tour de Galata ; c'est le signal annonçant que le sultan sort de son palais de Dolma-Batché, et se met en marche. Bientôt, en effet, nous apercevons, de loin, le cortège impérial arrivant lentement et majestueusement, au bruit répété du canon, au son de je ne sais combien de corps de musique, aux hurrahs frénétiques poussés par les troupes rangées sur les deux rives du Bosphore.

Figurez-vous six grands caïques tout dorés, s'avançant l'un après l'autre, ayant chacun pour rameurs trente-deux nègres éthiopiens, au teint d'ébène, portant pour tout vêtement une longue chemise blanche qui faisait encore ressortir la noirceur de la figure. Les trente-deux rames dorées, étincelantes au soleil, se levaient, s'abaissaient ensemble et frappaient à la fois, du même coup, et en cadence, les eaux bleues du Bosphore. Les cinq premiers caïques étaient occupés par les grands personnages de la cour ; à l'arrière du sixième, il y avait un riche baldaquin, en velours cramoisi, à crépines d'or, ombrageant un trône sur lequel était assis le sultan, dominant tout, de la hauteur à laquelle il était placé ; devant le trône, et lui faisant face, se tenait à genoux, accroupi sur ses talons, et dans l'attitude de l'adoration, un des principaux pachas. Chacun des caïques s'arrêta successivement devant la mosquée et, quand ce fut le tour du sixième, tous les dignitaires qui formaient la haie se prosternèrent, la face presque à terre, pendant que le Sultan passait fièrement au milieu d'eux, droit, la tête haute, couverte de son fez, et sans daigner faire le plus petit salut.

Les Turcs de la classe moyenne et des classes les plus élevées de la société, sont généralement des hommes robustes et bien découplés, mais ils ont une tendance très prononcée à l'obésité. L'été, ils habitent les rives du Bosphore. Entre quatre et cinq heures de l'après-midi, c'est à dire à l'heure à laquelle ferment les ministères, les administrations, les bureaux de toute nature et les grands bazars, c'est un coup d'œil unique au monde et que l'on ne peut se lasser d'admirer, que de voir l'incroyable mouvement qui règne sur la Corne-d'Or. De toutes les échelles du pont du sultan Mahmoud, du pont de Galata, et de Top-Hané, partent une multitude innombrable de navires de toutes sortes, emportant les citadins soit aux îles des Princes et à Kapikeuil, l'ancienne Calcédoine, sur la mer de Marmara, soit sur tous les points des rives asiatique et européenne du Bosphore : bateaux à vapeur, grands et petits ; grands caïques-omnibus, petits caïques si gracieux, si légers, et dont la proue effilée ressemble à la lance de l'espadaon ; tout cela s'agite, s'ébranle, part ensemble, s'enfuit à toutes rames et à toute vapeur, se croise, s'évite, se déplace avec une merveilleuse adresse. Et, si, à ce moment là, on se trouve sur le sommet de la tour du Séraskier, toute cette flottille, vue de loin et de haut, ressemble à une nuée d'oiseaux aquatiques nageant sur les eaux bleues de la Corne-d'Or et du Bosphore.

La nourriture des gens du peuple est simple, ils ne boivent ni vin, ni alcooliques, ni liqueur fermentée ; le Coran le défend. L'eau et le café turc sont leurs seuls breuvages. Ils mangent du pain sans levain et à peine cuit ; du riz et du *kébab*, c'est-à-dire de petits morceaux de mouton enfilés dans de longues brochettes de fer. L'été, ils sont très friands de pastèques ou melons verts, qui encombrent les marchés en quantité prodigieuse.

Il se passe, trois fois par semaine, à Constantinople des scènes où, sous prétexte de prières, le fanatisme musulman s'élève jusqu'à l'extase, et s'égaré jusqu'au dévergondage et aux violences les plus incroyables.

Le dimanche et le mardi, à Péra, les *derwiches tourneurs* font leurs cérémonies auxquelles nous avons assisté. Ils commencent par des chants plaintifs et nasillards ; puis, une flûte et un tambourin exécutent des airs monotones et mélancoliques, pendant que les derwiches restent prosternés la face contre terre. Mais le rythme musical change de nature ; il devient vif et pressant ; les derwiches se relèvent alors, et, comme enivrés par l'excitation de la mélodie, ils se mettent à tourner sur eux-mêmes, en conservant une gravité, un sérieux qui donnent à leur figure je ne sais quel imposant caractère d'ascétisme ; leurs bras s'élèvent au ciel et s'étendent comme pour bénir ; leurs yeux expriment l'extase et le ravissement ; leur physionomie s'illumine. C'est un étrange et vertigineux spectacle que de voir tous ces moines à la figure béate, entraînés tous à la fois par un même mouvement de rotation, tournant ainsi sur eux-mêmes pendant plus d'une heure entière, jusqu'à ce que cette valse incessante, et de plus en plus rapide, ait épuisé leurs forces.

DR E. GUIBOUT.

Un conseil.—Moyen pour faire disparaître l'odeur de la transpiration : Il y a des personnes dont le corps exhale des odeurs fortes et repoussantes, ce qui est fort désagréable pour elles-mêmes et pour ceux qui les approchent. Pour combattre ces odeurs, on se sert ordinairement de pommades et de parfums. Voici un procédé bien meilleur : on prend chez un pharmacien de l'*esprit d'ammoniaque aromatisé*, on en vide environ deux cuillerées à thé dans un bassin d'eau, puis on s'en lave la figure, les mains et les bras ; la peau devient ensuite aussi propre, douce et fraîche qu'on peut le désirer. Cette lotion ne peut causer aucun désagrément et coûte très bon marché.

—L'annonce dans notre journal d'une nouvelle machine pour semer toutes sortes de grains est un sujet qui intéresse tous les cultivateurs. Le prix courant jusqu'ici a été de \$70 à \$100 chaque machine. Le bas prix et la garantie qu'il est égal à toute autre machine est une suffisante recommandation.

DÉMÉNAGEMENT.—L. J. A. Surveyer a transporté son stock de FERRONNERIE, POÈLE, etc., de la rue Craig au No. 188, rue Notre-Dame, (vis-à-vis la partie ouest du palais de justice.) Reçus et à recevoir un grand nombre d'articles nouveaux et utiles ; on trouvera aussi les fameux SÉCHOIRS A RIDEAUX, patente de Gilray, et aussi ESCABEAUX patentés, etc. L. J. A. Surveyer, 188, rue Notre-Dame (Enseigne du Cadenas d'or).

AUX MARCHANDS DE LA CAMPAGNE.—Nous invitons messieurs les marchands de la campagne à ne pas perdre de vue les avantages qui doivent les engager à venir s'approvisionner chez nous.

10. Nous sommes maintenant agents pour plusieurs manufactures européennes, et nous importons directement d'Europe et des Etats-Unis.
20. Nous transigeons aussi directement avec nos manufactures de cotons et tweeds canadiens.
30. Si à ces avantages on ajoute que nos dépenses sont de moitié moins fortes que celles des marchands de la rue St-Paul, il est facile de comprendre que nous pouvons vendre à bien meilleur marché qu'eux.

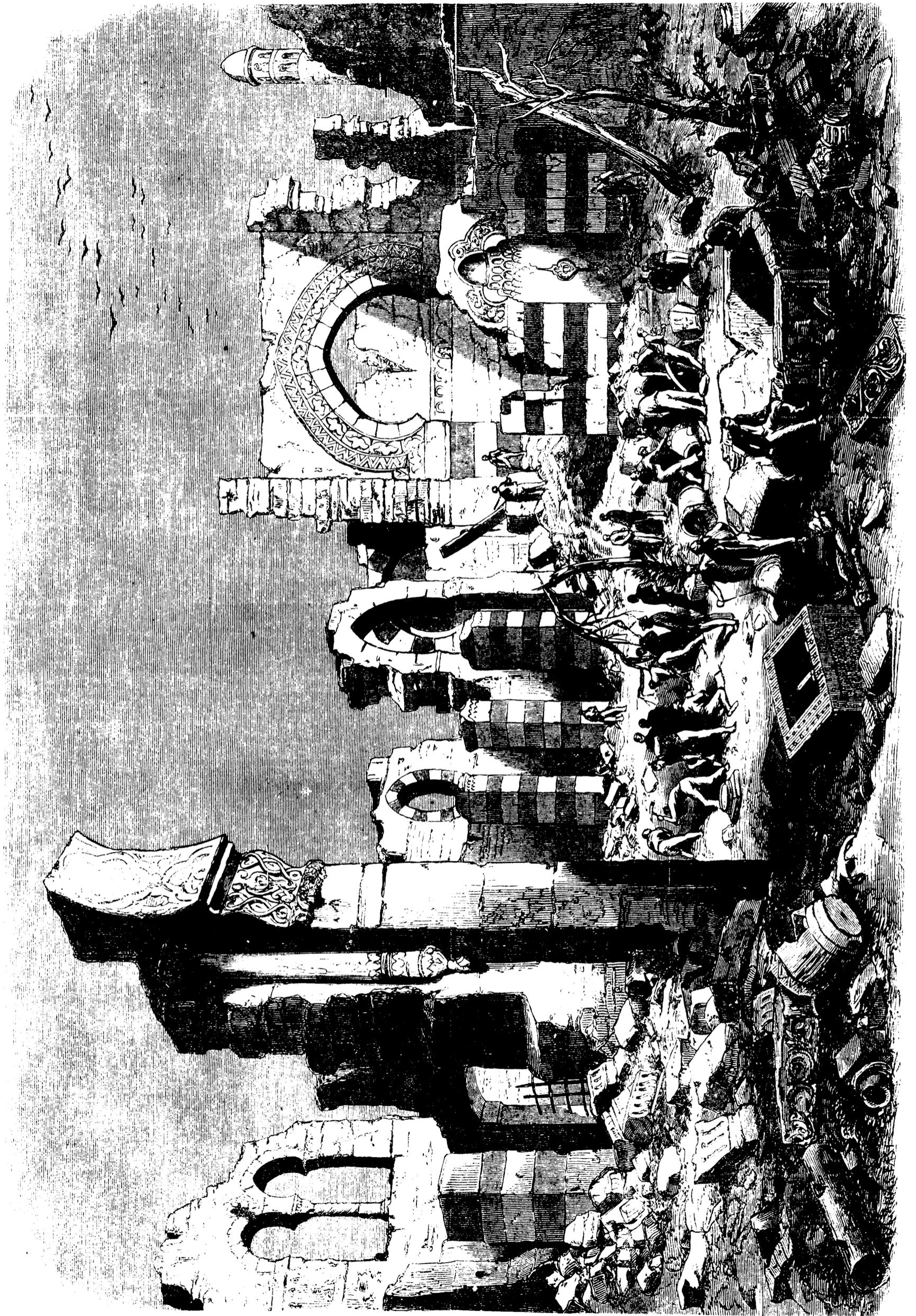
40. Etant à la fois marchands en gros et en détail, messieurs les marchands de la campagne trouveront mieux chez nous tout ce qui leur conviendra, car il faut que notre stock soit tenu constamment au plus grand complet et parfaitement assorti.

50. Enfin, nous séparons les pièces et les douzaines, et nous envoyons porter les marchandises aux dépôts de chemins de fer ou aux vapeurs, sans charges extra. Dupuis Frères, 605, rue Sainte-Catherine, coin de la rue Amherst, Montréal.



1. Porte d'une mosquée—2. Porte sur le rempart de la Goulette—3. Une rue—4. Tunisienne : Costume d'intérieur—5. Costume de ville—6. Chasseur. Bord du lac de la Goulette—7. Soldat
8. Officier—9. Femme du peuple

LA RÉGENCE DE TUNIS—TYPES ET VUES DE TUNIS



LE TREMBLEMENT DE TERRE DE CHIO

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XV

OU PEUT CONDUIRE UNE MANTICORE

A quelle planche de salut un malheureux ne se raccroche-t-il pas ! Quelle lueur d'espoir, si vague qu'elle soit, les yeux du condamné ne cherchent-ils pas à surprendre !

Il en avait été ainsi de Mrs. Weldon, et l'on comprendra ce qu'elle dut éprouver, lorsqu'elle apprit, de la bouche même d'Alvez, que le docteur Livingstone venait de succomber dans un petit village de Bangouéolo. Il lui sembla qu'elle était plus isolée que jamais, qu'une sorte de lien qui la rattachait au voyageur, et avec lui au monde civilisé, venait de se rompre. La planche de salut fuyait sous sa main, la lueur d'espoir s'éteignait à ses yeux. Tom et ses compagnons avait quitté Kazonndé pour la région des lacs. D'Hercule, pas la moindre nouvelle. Mr. Weldon ne pouvait décidément compter sur personne... Il lui fallait donc en revenir à la proposition de Negoro, en essayant de l'amener et d'en assurer le résultat définitif.

Le 14 juin, au jour fixé par lui, Negoro se présentait à la hutte de Mrs. Weldon.

Le Portugais fut, comme toujours, ainsi qu'il le disait, parfaitement pratique. Il n'eut rien à céder d'ailleurs sur l'importance de la rançon que sa prisonnière ne discutait même pas. Mais Mrs. Weldon se montra très-pratique aussi en lui disant :

— Si vous voulez faire une affaire, ne la rendez pas impossible par des conditions inacceptables. L'échange de notre liberté contre la somme que vous exigez peut s'obtenir sans que mon mari vienne dans un pays où vous voyez ce qu'on peut faire d'un blanc ! Or, à aucun prix je ne veux qu'il y vienne !

Après quelque hésitation, Negoro se rendit, et Mrs. Weldon finit par obtenir que James Weldon ne s'aventurerait pas jusqu'à Kazonndé. Un navire le déposerait à Mossamédès, petit port de la côte au sud de l'Angola, ordinairement fréquenté par les négriers et très-commodé de Negoro. C'est là que le Portugais amènerait James W. Weldon, et, à une époque déterminée, les agents d'Alvez y conduiraient Mrs. Weldon, Jack et le cousin Bénédicte. La somme somme serait versée à ces agents contre la remise des prisonniers, et Negoro, qui aurait joué vis-à-vis de James Weldon le rôle d'un parfait honnête homme, disparaîtrait à l'arrivée du navire.

C'était un point très-important qu'avait obtenu Mrs. Weldon. Elle évitait à son mari les dangers d'un voyage à Kazonndé, les risques d'y être retenu, après avoir versé la rançon exigée, ou les périls du retour. Quant aux six cents milles qui séparaient Kazonndé de Mossamédès, à les faire dans les conditions où elle avait voyagé en quittant la Coanza, Mrs. Weldon ne devait redouter qu'un peu de fatigue, et d'ailleurs, l'intérêt d'Alvez—car il était dans l'affaire—voulait que les prisonniers arrivassent sains et saufs.

Les choses ainsi convenues, Mrs. Weldon écrivit à son mari dans ce sens, laissant provisoirement à Negoro le soin de se poser en serviteur dévoué, qui avait pu échapper aux indigènes. Negoro prit la lettre, qui ne permettait pas à James Weldon d'hésiter à le suivre jusqu'à Mossamédès, et, le lendemain, escorté d'une vingtaine de noirs, il remonta vers le nord. POURQUOI PRENAIT-IL CETTE DIRECTION ? Negoro avait-il donc l'intention d'aller s'embarquer sur un des navires qui fréquentent les bouches du Congo et d'éviter par là les stations portugaises, ainsi que les pénitenciers dont il avait été l'hôte involontaire ? C'est probable. Ce fut, du moins, la raison qu'il donna à Alvez.

Après son départ, Mrs. Weldon dut donc arranger son existence de manière à passer le moins mal possible le temps que durerait son séjour à Kazonndé. C'étaient trois ou quatre mois, en admettant les chances les plus favorables. L'aller et le retour de Negoro n'exigeaient pas moins.

L'intention de Mrs. Weldon n'était point de quitter la factorerie. Son enfant, cousin Bénédicte et elle s'y trouvaient relativement en sûreté. Les bons soins d'Halima adoucissaient un peu les rigueurs de cette séquestration. Il était d'ailleurs vraisemblable que le traitant ne lui aurait pas permis d'abandonner l'établissement. La grosse prime que devait lui procurer le rachat de la prisonnière valait bien la peine qu'on la gardât sévèrement. Il se trouvait même heureux qu'Alvez ne fût pas obligé de quitter Kazonndé pour visiter ses deux autres factoreries de Bihé et de Cassange. Coimbra était allé le remplacer dans l'expédition de nouvelles razzias, et il n'y avait aucun motif pour regretter la présence de cet ivrogne.

Au surplus, Negoro, avant de partir, avait fait à Alvez les plus pressantes recommandations au sujet de Mrs. Weldon. Il importait de la surveiller rigoureusement. On ne savait pas qu'était devenu Hercule. Nul n'avait pas

péri dans cette redoutable province de Kazonndé, peut-être tenterait-il de se rapprocher de la prisonnière et de l'arracher aux mains d'Alvez. Le traitant avait parfaitement compris une situation qui se chiffrait par un bon nombre de dollars. Il répondait de Mrs. Weldon comme de sa propre caisse.

La vie monotone de la prisonnière, pendant les premiers jours de son arrivée à la factorerie, se continua donc. Ce qui se passait dans cette enceinte reproduisait très-exactement les divers actes de l'existence indigène au dehors. Alvez ne suivait pas d'autres usages que ceux des natifs de Kazonndé. Les femmes de l'établissement travaillaient comme elles l'eussent fait dans la ville pour le plus grand agrément de leurs époux ou de leurs maîtres. Le riz à préparer à grands coups de pilons dans des mortiers de bois jusqu'à parfaite décoloration ; le mon-dage et le vannage du maïs, et toutes les manipulations nécessaires à en retirer une substance granuleuse qui sert à composer ce potage nommé "mtuyellé" dans le pays ; la récolte du sorgho, espèce de grand millet, dont la déclaration de maturité venait d'être solennellement faite à cette époque ; l'extraction de cette huile odorante des drupes du "mpafou," sortes d'olives dont l'essence forme un parfum recherché des indigènes ; le filage du coton, dont les fibres sont tordues au moyen d'un fuseau long d'un pied et demi auquel les fileuses impriment un rapide mouvement de rotation ; la fabrication au maillet d'étoffes d'écorce ; l'extraction des racines de manioc, et la préparation de la terre pour les divers produits de la contrée : cassave, farine que l'on retire du manioc, fèves dont les gousses, longues de quinze pouses, nommées "mositanés," viennent sur des arbres hauts de vingt pieds, arachides destinées à faire de l'huile, pois vivaces d'un bleu clair, connus sous le nom de "tchilobés," dont les fleurs relèvent le goût un peu fade de la bouillie de sorgho, café indigène, cannes à sucre, dont le jus se réduit en sirop, oignons, goyaves, sésame, concomres, dont les graines se font griller comme des châtaignes ; préparation des boissons fermentées, le "malofou," fait avec des bananes, le "pombé" et autres liqueurs ; soins des animaux domestiques, de ces vaches qui ne se laissent traire qu'en présence de leur petit ou d'un veau eupailié, de ces génisses de petite race, à courtes cornes, dont quelques-unes ont une bosse, de ces chèvres qui, dans la contrée où leur chair sert à l'alimentation, sont un important objet d'échange, on pourrait dire une monnaie courante comme l'esclave ; enfin entretien des volailles, porcs, moutons, bœufs, etc ; —cette longue énumération montre quels rudes labeurs incombent au sexe faible dans ces régions sauvages du continent africain.

Pendant ce temps, les hommes fument le tabac ou le chanvie, chassent l'éléphant ou le buffle, se louent au compte des traitants pour les razzias. Récolte de maïs ou d'esclaves, c'est toujours une récolte qui se fait en des saisons déterminées.

De ces diverses occupations, Mrs. Weldon ne connaissait donc à la factorerie d'Alvez que la part dévolue aux femmes. Quelquefois, elle s'arrêtait, les regardant, pendant que celles-ci, il faut bien le dire, ne lui répondaient que par des grimaces peu engageantes. Un instinct de race portait ces malheureuses à haïr un blanc, et, dans leur cœur, on n'eût trouvé qu'une commisération pour elle. La seule Halima faisait exception, et Mrs. Weldon, ayant retenu certains mots de la langue indigène, arriva bientôt à pouvoir échanger quelques paroles avec la jeune esclave.

Le petit Jack accompagnait souvent sa mère, lorsque celle-ci se promenait dans l'enceinte, mais il aurait bien voulu aller au dehors. Il y avait là, pourtant, dans un énorme baobab, des nids de marabout, formés de quelques baguettes, et des nids de "souimangas," un plastron et à gorge écarlatée, qui ressemblent à ceux des tisserins ; puis des "veuves," qui dépouillaient les chaumes au profit de leur famille ; des "calaos," dont le chant était agréable ; des perroquets gris clair à queue rouge, qui, dans le Manyema, s'appellent "rouss," et donnent leur nom aux chefs des tribus ; des "drougos" insectivores, semblables à des linottes grises qui auraient un gros bec rouge. Ça et là, voltigeaient aussi des centaines de papillons d'espèces différentes, surtout dans le voisinage des ruisseaux qui traversaient la factorerie ; mais c'était plutôt l'affaire de cousin Bénédicte que celle du petit Jack, et celui-ci regrettait bien de ne pas être plus grand, afin de regarder par-dessus les murs. Hélas ! où était son pauvre ami Dick Sand, lui qui l'emmenait si haut dans la mâture du *Pilgrim* ! Comme il l'eût suivi sur les branches de ces arbres dont la cime s'élevait à plus de cent pieds ! Quelles bonnes parties ils auraient faites ensemble !

Cousin Bénédicte, lui, se trouvait toujours très-bien où il était, pourvu que les insectes ne lui fussent pas défaut. Il avait bourrageusement

découvert à la factorerie, — et il étudiait, autant qu'il le pouvait, sans loupe ni lunettes, — une abeille minuscule qui formait ses alvéoles entre les vermicelles du bois, et un "sphex" qui pond ses œufs dans des cellules qui ne sont pas à lui, comme fait le coucou dans le nid des autres. Les moustiques ne manquaient pas non plus, au bord des rivulettes, et ils le tatouaient de piqûres au point de le rendre méconnaissable. Et lorsque Mrs. Weldon lui reprochait de se laisser ainsi dévorer par ces malfaisants insectes :

— C'est leur instinct, cousine Weldon, lui répondait-il en se grattant lusqu'au sang, c'est leur instinct, et il ne faut pas leur en vouloir !

Enfin, un jour, — c'était le 17 juin, — cousin Bénédicte fut sur le point d'être le plus heureux des entomologistes. Mais cette aventure, qui eut des conséquences inattendues, veut être racontée avec quelques détails.

Il était environ onze heures du matin. Une insupportable chaleur avait obligé les habitants de la factorerie à se tenir dans leurs huttes, et l'on n'eût pas même rencontré un seul indigène dans les rues de Kazonndé.

Mrs. WELDON ÉTAIT ASSOUPPIE PRÈS DU PETIT JACK, qui dormait.

Cousin Bénédicte, lui-même, subissant l'influence de cette température tropicale, avait renoncé à ses chasses favorites, — ce qui ne laissait pas de lui être très-sensible, car, dans ces rayons du soleil de midi, il entendait bruire tout un monde d'insectes. Il s'était donc réfugié, à son grand regret, au fond de sa hutte, et, là, le sommeil commençait à s'emparer de lui dans cette sieste involontaire.

Soudain, comme ses yeux se fermaient à demi, il entendit un frémissement, c'est-à-dire un de ces insupportables bourdonnements d'insectes, dont quelques-uns peuvent donner quinze ou seize mille battements d'ailes à la seconde.

"Un hexapode !" s'écria cousin Bénédicte, mis aussitôt en éveil, et passant de la position horizontale à la position verticale.

Que ce fût un hexapode qui bourdonnait dans sa hutte, il n'y avait point à en douter. Mais si cousin Bénédicte était très-voyant, il avait du moins l'ouïe très-fine, à ce point même qu'il pouvait reconnaître un insecte d'un autre rien qu'à l'intensité de son bourdonnement, et il lui sembla que celui-ci lui était inconnu, bien qu'il ne pût être produit que par un géant de l'espèce.

— Quel est cet hexapode ? se demanda cousin Bénédicte.

Et le voilà, cherchant à apercevoir l'insecte, ce qui était bien difficile à ses yeux sans lunettes, mais essayant surtout de le reconnaître au frémissement de ses ailes.

Son instinct d'entomologiste l'avertit qu'il y avait là quelque beau coup à faire, et que l'insecte, si providentiellement entré dans sa hutte, ne devait pas être le premier venu.

Cousin Bénédicte, dressé sur son séant, ne bougeait plus. Il écoutait. Quelques rayons de soleil pénétraient jusqu'à lui. Ses yeux découvrirent alors un gros point noir qui voltigeait, mais qui ne passait pas assez près pour qu'il pût le reconnaître. Il retenait sa respiration, et, s'il se sentait piqué en quelque endroit de la figure ou des mains, il était décidé à ne pas faire un seul mouvement qui pût mettre son hexapode en fuite.

Enfin, l'insecte bourdonnant, après avoir tourné longtemps autour de lui, vint se poser sur sa tête. La bouche de cousin Bénédicte s'élargit un instant, comme pour ébaucher un sourire, et quel sourire ! Il sentait le léger animal courir sur ses cheveux. Une envie irrésistible d'y porter la main le saisit un instant ; mais il y résista et fit bien.

— Non, non ! pensa-t-il ; je le manquerais, ou, ce qui serait pis, je lui ferais du mal. Laissons-le venir plus à portée ! Le voilà qui marche ! Il descend. Je sens ses pattes mignonnes courir sur mon crâne ! Ce doit être un hexapode de belle taille. Mon Dieu ! faites seulement qu'il descende sur le bout de mon nez, et là, en louchant un peu, je pourrai peut-être le voir et déterminer à quel ordre, genre, espèce ou variété il appartient !

Ainsi pensait cousin Bénédicte. Mais il y avait loin de son crâne, qui était assez pointu, au bout de son nez, qui était fort long. Que d'autres chemins le capricieux insecte pouvait prendre, du côté des oreilles, du côté du sinciput, chemins qui l'écarteraient des yeux du savant, sans compter qu'à chaque instant il pouvait prendre son vol, quitter la hutte, se perdre dans ces rayons solaires où se passait sa vie, sans doute, et au milieu du bruissement de ses congénères, qui devait l'attirer au dehors !

Cousin Bénédicte se dit tout cela. Jamais, dans toute sa vie d'entomologiste, il n'avait passé de plus émouvantes minutes. Un hexapode africain, d'espèce ou tout au moins de variété, ou même de sous-variété nouvelle, était là sur sa tête, et il ne pouvait le reconnaître qu'à la condition qu'il daignerait se promener à moins d'un pouce de ses yeux.

Cependant, la prière de cousin Bénédicte devait être exaucée. L'insecte, après avoir cheminé sur cette chevelure à demi hérissée, comme au sommet de quelque buisson inculte, commença à descendre les revers frontaux de cousin Bénédicte, et celui-ci put concevoir enfin l'espérance qu'il s'aventurerait au sommet de son nez.

Une fois arrivé à ce sommet, pourquoi ne descendrait-il pas vers les bases ?

Moi, à sa place, je descendrais, pensait le digne savant.

Ce qui est plus vrai, c'est qu'à la place du cousin Bénédicte, tout autre se fût appliqué une violente claque sur le front, afin d'écraser l'agaçant insecte, ou tout au moins de le mettre en fuite. Sentir six pattes se démaner sur sa peau,

sans parler de la crainte d'être piqué, et ne pas faire un geste, on conviendra que c'était tout bonnement de l'héroïsme. Le Spartiate se laissant dévorer la poitrine par un renard, le Romain gardant entre ses doigts des charbons ardents, n'étaient pas plus maîtres d'eux-mêmes que cousin Bénédicte, qui descendait incontestablement de ces deux héros.

L'insecte, après vingt petits circuits, arriva au sommet du nez. Il y eut là un instant d'hésitation qui fit affluer à son cœur tout le sang de cousin Bénédicte. L'hexapode remonterait-il au-dessous ?

Il descendit. Cousin Bénédicte sentit ses pattes velues se développer vers les bases de son nez. L'insecte ne prit ni à droite ni à gauche. Il demeura entre les deux ailes frémissantes, sur l'arête légèrement busquée de ce nez de savant, si bien disposé pour porter des lunettes. Il franchit le petit creux produit par l'usage incessant de cet instrument d'optique qui manquait tant au pauvre cousin, et IL S'ARRÊTA À L'EXTRÉMITÉ MÊME DE SON APPENDICE NASAL.

C'était la meilleure place que cet hexapode pût choisir. A cette distance, les deux yeux du cousin Bénédicte, en faisant converger leur rayon visuel, pouvaient, comme deux lentilles, darder sur l'insecte leur double regard.

— Dieu tout puissant ! s'écria cousin Bénédicte, qui ne put retenir un cri, la manticore tuberculeuse !

Or, il ne fallait pas le crier, il fallait le penser seulement ! Mais n'eût-ce pas été trop demander au plus enthousiaste des entomologistes ?

Avoir sur le bout de son nez une manticore tuberculeuse à large élytres, un insecte de la tribu des Cicindélètes, échantillon très rare dans les collections, qui semble spécial à ces parties méridionales de l'Afrique, et ne pas pousser un cri d'admiration, cela est au-dessus des forces humaines !

Malheureusement la manticore entendit ce cri, qui fut presque aussitôt suivi d'un éternement, lequel secoua l'appendice sur lequel elle reposait. Cousin Bénédicte voulut s'en emparer, tendit la main, la ferma violemment, et ne parvint à saisir que le bout de son propre nez.

— Malédiction ! s'écria-t-il.

Mais alors il montra un sang-froid remarquable.

Il savait que la manticore tuberculeuse ne fait que voler, pour ainsi dire, qu'elle marche plutôt qu'elle ne vole. Il se mit donc à genoux et parvint à apercevoir, à moins de dix pouces de ses yeux, le point noir qui glissait rapidement dans un rayon de soleil.

Mieux valait, évidemment, l'étudier dans cette allure indépendante. Seulement, il ne fallait pas le perdre de vue.

Saisir la manticore, ce serait risquer de l'écraser ! se dit cousin Bénédicte. Non ! Je la suivrai ! Je l'admirerai ! J'ai tout le temps de la prendre !

Cousin Bénédicte avait-il tort ? Quoi qu'il en soit, le voilà donc à quatre pattes, le nez au sol, comme un chien qui sent une piste, et suivant à sept ou huit pouces en arrière le superbe hexapode. Un instant après, il était hors de sa hutte, sous le soleil de midi, et, quelques minutes plus tard, au pied de la palissade qui fermait l'établissement d'Alvez.

En cet endroit, la manticore allait-elle d'un bond franchir l'enceinte, et mettre un mur entre son adorateur et elle ? Non, ce n'eût pas été dans sa nature, et cousin Bénédicte le savait bien. Aussi était-il toujours là, rampant comme une couleuvre, trop loin pour reconnaître entomologiquement l'insecte, — d'ailleurs, c'était fait, — mais assez près pour toujours apercevoir ce gros point mouvant qui cheminait sur le sol.

La manticore, arrivée près de la palissade, avait rencontré le large boyau d'une taupinière qui s'ouvrait au pied de l'enceinte. Là, sans hésiter, elle fila dans cette galerie souterraine, car il est dans ses habitudes de rechercher ces conduits obscurs. Cousin Bénédicte crut qu'il allait la perdre de vue. Mais, à sa grande surprise, le boyau était large de deux pieds au moins, et la taupinière formait une sorte de galerie où son long corps maigre put s'engager. Il mettait, d'ailleurs, à cette poursuite l'ardeur d'un furet, et ne s'aperçut pas même qu'en se "terrifiant" ainsi, il passait au-dessous de la palissade. En effet, la taupinière établissait une communication naturelle entre le dedans et le dehors. En une demi-minute, cousin Bénédicte fut hors de la factorerie. Ce n'était pas là de quoi le préoccuper. Il était tout à son admiration pour l'élegant insecte qui le guidait. Mais celui-ci, sans doute, avait assez de cette longue marche. Ses élytres s'écartèrent, ses ailes se déployèrent. Cousin Bénédicte sentit le danger, et, de sa main retournée, il allait faire à la manticore une prison provisoire, quand, frrrr !... elle s'envola.

Quel désespoir ! Mais la manticore ne pouvait aller loin. Cousin Bénédicte se leva, il s'élança les deux mains tendues et ouvertes...

L'insecte voletait au-dessus de sa tête, et il n'apercevait plus qu'un gros point noir, sans forme appréciable pour lui.

La manticore viendrait-elle se reposer de nouveau à terre, après avoir tracé quelques cercles capricieux autour du chef hérissé de cousin Bénédicte ? Toutes les présomptions étaient pour qu'il en fût ainsi.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Malheureusement pour l'infortuné savant, cette partie de l'établissement d'Alvez, qui était situé à l'extrémité nord de la ville, confinait à une vaste forêt, qui couvrait le territoire de Kazonndé sur un espace de plusieurs milles carrés. Si la manticore gagnait le couvert des arbres, et si, là, elle se mettait à voler de branche en branche, il fallait renoncer à tout espoir de la faire figurer dans la fameuse boîte de fer-blanc, dont elle eût été le plus précieux joyau.

Hélas ! ce fut ce qui arriva. La manticoire avait repris son point d'appui sur le sol. Cousin Bénédicte, ayant eu l'inspiration de la revoir, se précipita aussitôt la face contre terre. Mais la manticoire ne marchait plus. Elle procédait par petits sauts.

Cousin Bénédicte, épuisé, les genoux et les ongles en sang, sauta aussi. Ses deux bras, moins ouverts, se détendaient à droite, à gauche, suivant que le point noir bondissait ici ou là. On eût dit qu'il tirait sa coupe sur ce sol brûlant, comme fait un nageur à la surface de l'eau.

Peine inutile ! Ses deux mains se refermaient toujours à vide. L'insecte lui échappait en se jouant, et bientôt, arrivé sous la fraîche ramure, il s'éleva, après avoir lancé à l'oreille du cousin Bénédicte, qu'il frôla, le bourdonnement plus intense, mais plus ironique aussi, de ses ailes de coléoptère.

—Malédiction ! s'écria une seconde fois cousin Bénédicte ! Elle m'échappe ! Ingrat hexapode ! Toi à qui je réservais une place d'honneur dans ma collection ! Eh bien, non ! je ne t'abandonnerai pas ! Je te pourrai jusqu'à ce que je t'atteigne !....

Il oubliait, le déconfit cousin, que ses yeux de myope ne lui permettaient pas d'apercevoir la manticoire au milieu du feuillage. Mais il ne se possédait plus. Le dépit, la colère le rendaient fou. C'était à lui, et rien qu'à lui qu'il devait s'en prendre de sa mésaventure ! S'il se fût d'abord emparé de l'insecte, au lieu de le suivre "dans son allure indépendante," rien de tout cela ne serait arrivé, et il posséderait cet admirable échantillon des manticoires africaines, dont le nom est celui d'un animal fabuleux qui aurait une tête d'homme et un corps de lion !

Cousin Bénédicte avait perdu la tête. Il ne se doutait guère que la plus imprévue des circonstances venait de le rendre à la liberté. Il ne songeait pas que cette taupinière, dans laquelle il s'était engagé, lui avait ouvert une issue, et qu'il venait de quitter l'établissement d'Alvez. La forêt était là, et sous les arbres, sa manticoire envolée ! A tout prix, il voulait la revoir.

Le voilà donc courant à travers cette épaisse forêt, n'ayant plus même conscience de ce qu'il faisait, s'imaginant toujours voir le précieux insecte, battant l'air de ses grands bras comme un géant-que faucheur ! Où il allait, comment il reviendrait, et s'il reviendrait, il ne se le demandait même pas, et, pendant un bon mille, il s'enfonça ainsi, au risque d'être rencontré par quelque indigène ou attaqué par quelque fauve.

Soudain, comme il passait près d'un hallier, un être gigantesque bondit et s'abattit sur lui. Puis, comme cousin Bénédicte eût fait de la manticoire, cet être le saisit d'une main à la nuque, de l'autre au bas du dos, et, sans avoir eu le temps de se reconnaître, IL FUT EMPORTÉ A TRAVERS LA FUTAIE.

Vraiment, cousin Bénédicte avait perdu ce jour-là une belle occasion de pouvoir se proclamer le plus heureux entomologiste des cinq parties du monde !

(La suite au prochain numéro.)

LES LAFAYETTE

C'est un nom plusieurs fois illustré depuis le quatorzième siècle, et qui ne repose plus aujourd'hui que sur la tête du sénateur, président du Conseil général de la Haute-Loire, M. Edmond de Lafayette, car on enterrait mercredi, son frère aîné, mort sans postérité.

Le premier de cette famille est le maréchal, vainqueur des Anglais, à la bataille de Baugé (11 avril 1422), qui releva momentanément les affaires du Dauphin, depuis Charles VII.

Au dix-septième siècle, deux femmes honorèrent ce nom. Tout le monde connaît l'histoire de cette Louise de Lafayette, fille d'honneur de la reine Anne, dont Louis XIII devint assez vivement épris, pour lui proposer un appartement à Versailles, alors simple maison de plaisance, où il pourrait la voir commodément. On sait aussi, qu'effrayée de la perspective de devenir la maîtresse du Roi, après n'avoir été jusque-là que sa confidente et son amie, la noble jeune fille se retira au couvent de la Visitation, où elle prit le voile. La mère Angélique mourut âgée de cinquante ans, supérieure de la maison de Chaillot qu'elle avait fondée.

Son frère, le comte de Lafayette, épousa, en 1655, Marie Madeleine Pioche de La Vergne, la grande amie de Mme de Sévigné, l'auteur de la *Princesse de Clèves*, le roman classique de l'ancienne France, que les lettrés lisent encore dévotement aujourd'hui.

Sur le champ de bataille de Minden, en Westphalie, le 3 avril 1758, on releva parmi les morts un maréchal de camp, âgé de vingt-cinq ans : c'était le marquis de Lafayette.

LE GÉNÉRAL

Il laissait un fils, à peine âgé de sept

mois, qu'attendait la plus large célébrité humaine, car sa mémoire est, après celle de Napoléon—toutes proportions gardées—la plus universellement conservée. Quarante millions d'Américains lui ont voué un véritable culte, et, en France, quelle est la grande ville qui n'ait décoré de son nom, une de ses rues, de ses places, de ses allées, de ses avenues ?

Dès l'âge de vingt ans, il fut mêlé à tous les événements qui changèrent ou bouleversèrent la face du monde : à la guerre d'indépendance américaine, à la révolution française. Il vécut dans l'intimité ou la familiarité de Washington, du grand Frédéric, de l'empereur Joseph, du premier Consul, de Louis-Philippe.

Il n'eut qu'un tort, c'est de s'être attardé dans la recherche de cette popularité qui lui avait pourtant coûté si cher. Il ne sut, ou il ne put se retirer à temps des scènes de la rue—des scènes du Forum—disaient les Romains en les ennoblissant.

On a quelque peine à le voir, plus que septuagénaire, en péril, au milieu des charges de cavalerie, ainsi qu'il lui advint aux obèques du général Lamarque, ou persistant à suivre à pied, malgré les menaces de sa fin prochaine, le convoi du député Dulong, son collègue, tué en duel par le général Bugeaud.

Rien n'avait pu calmer la fougue de son enthousiasme, ni la sagesse de Washington, ni la froide raillerie du grand Frédéric.

Quoiqu'il se départit en faveur de Lafayette de sa réserve ordinaire, et qu'il l'aimât tendrement, Washington ne déguisait pas la vérité à son jeune major-général.

Il avait envoyé un cartel à lord Carlisle qui dans une lettre au congrès américain, avait inséré, d'après lui, une phrase insultante pour la France.

Washington lui répondit le 4 octobre 1778 qu'il refusait son approbation au cartel. Il motivait sa décision avec finesse :

"Le généreux esprit de chevalerie, chassé du reste du monde, a trouvé un refuge, mon cher ami, dans la sensibilité de votre nation, seulement. Mais c'est en vain de le conserver si vous ne trouvez pas d'antagoniste ; et quoique cette susceptibilité pût être bien adaptée au temps où elle existait, de nos jours il serait à craindre que votre adversaire se couvrant des opinions modernes et de son caractère public, ne tournât un peu en ridicule une vertu de si ancienne date. D'ailleurs, en supposant que Sa Seigneurie acceptât votre défi, l'expérience a prouvé que souvent le hasard décide dans ces sortes d'affaires, autant que la bravoure, et tous les jours plus que la justice de la cause ; je ne voudrais donc pas que votre vie courût le moindre danger, lorsqu'elle doit être réservée pour tant de plus grandes occasions.

"Je me flatte que S. E. l'amiral (le comte d'Estaing) partagera mon opinion et qu'aussitôt qu'il n'aura plus besoin de vous, il vous enverra au quartier-général, où je jouis par avance du plaisir de vous voir."

En même temps que la paternelle remontrance de Washington, parvenait à Lafayette la hautaine réponse de lord Carlisle où il était dit : "...Je me regarde et je me regarderai toujours comme n'ayant à répondre à aucun individu, de ma conduite publique et de ma façon de m'exprimer. Je ne le dois qu'à mon pays et à mon roi... Je dois vous rappeler que l'insulte à laquelle vous faites allusion dans la correspondance qui a eu lieu entre les commissaires du roi et le Congrès, n'est pas d'une nature privée. Or, je pense que toutes ces disputes nationales seront mieux décidées, lorsque l'amiral Byron et le comte d'Estaing se rencontreront."

Du reste, sur les relations ordinaires entre le généralissime américain et son major-général, rien ne peut mieux édifier, que le fragment de la lettre suivante. Elle est adressée à Mme de Lafayette :

1er octobre 1777.

"..... Soyez tranquille sur le soin de

"ma blessure : tous les docteurs de l'Amérique sont en l'air pour moi. J'ai un ami qui leur a parlé de façon à ce que je sois bien soigné. C'est le général Washington. Cet homme respectable dont j'admire les talents, les vertus, que je vénère à mesure que je le connais davantage, a bien voulu être mon ami intime. Son tendre intérêt pour moi a eu bientôt gagné mon cœur. Je suis établi chez lui. Nous vivons comme deux frères bien unis, dans une intimité et une confiance réciproques. Cette amitié me rend le plus heureux possible dans ce pays-ci. Quand il m'a envoyé son premier médecin, il lui a dit de me soigner comme si j'étais son fils. Ayant appris que je voulais rejoindre l'armée de trop bonne heure, il m'a écrit une lettre pleine de tendresse pour m'engager à me bien guérir....."

* * *

Pendant l'été de 1785, le général Lafayette alla visiter l'Allemagne et particulièrement la Prusse. Le grand Frédéric l'accueillit avec beaucoup de distinction. On raconte qu'un jour, au dessert, il prédit en riant à son hôte qu'il serait pendu. Hélas ! il ne s'en fallut de guère que la prophétie lugubre s'accomplît, et cela en Allemagne même.

C'est à ce voyage qu'on doit un portrait du vieux guerrier, lestement troussé. Au reste, les six volumes de *Mémoires* de Lafayette, dans lesquels il se trouve, sont bondés d'anecdotes, et remplis du plus haut intérêt. Voici donc le portrait du grand Frédéric, à la fin de sa vie :

"J'ai été à Postdam faire ma cour au roi ; et malgré tout ce que j'avais entendu dire de lui, je n'ai pu m'empêcher d'être frappé du costume d'un vieux, décrépît et sale caporal, tout couvert de tabac d'Espagne, la tête presque couchée sur une épaule, et les doigts presque disloqués par la goutte. Mais ce qui m'a surpris beaucoup plus, c'est le feu et quelquefois la douceur des plus beaux yeux que j'aie jamais vus, qui donnent à sa physionomie une aussi charmante expression qu'il peut en prendre une rude et menaçante à la tête de son armée. J'ai été en Silésie où il passait en revue une armée de trente-un bataillons et soixante-quinze escadrons, formant en tout trente mille hommes, dont sept mille cinq cents à cheval. Pendant huit jours, j'ai fait avec lui des dîners de trois heures. La conversation se renfermait entre le duc d'York, le roi et moi, puis deux ou trois autres, ce qui m'a donné l'occasion de l'entendre à mon gré, et d'admirer la vivacité de son esprit, le charme séduisant de sa grâce et de sa bienveillance à tel point que j'ai compris qu'on peut, en le voyant, oublier son caractère despote, égoïste et dur.

"Lord Cornwallis se trouvant là, il eut soin de le placer auprès de moi à table, ayant de l'autre côté le fils du roi d'Angleterre, et de faire mille questions sur les affaires américaines."

Cette rencontre à Potsdam avec lord Cornwallis, le vaincu d'Yorktown, était assez piquante.

Les rencontres ne manquèrent pas dans la vie de Lafayette. C'est dans un combat en Virginie où il commandait, que périt le général Philips, celui-là même qui était opposé à son père à Minden.

* * *

Lafayette avait beaucoup d'esprit ; il en a semé sa vaste correspondance. Il l'a eu toujours comptant et à sa disposition.

Il revit à Paris en 1801, lord Cornwallis qui venait négocier la paix.

"Napoléon me dit en ricanant—a écrit Lafayette—la première fois que je le vis :

"Je vous avertis que lord Cornwallis prétend que vous n'êtes pas encore corrigé.

"De quoi ? repris-je assez vivement ; est-ce d'aimer la liberté ?..."

Puisque nous sommes chez le premier Consul, encore deux anecdotes empruntées aux *Mémoires*.

"Je m'aperçus une fois que les ques-

"tions de Bonaparte tendaient à me faire étaler mes campagnes d'Amérique.

"Ce furent, lui dis-je, les plus grands intérêts de l'univers, décidés par des rencontres de patrouilles."

Voici comment il peignait son interlocuteur.

"Je trouvai en général dans sa conversation la simplicité du génie, la profondeur de l'esprit, la sagacité du regard."

La première fois qu'il vit le vainqueur de Hohenlinden :

"La visite du soir la plus remarquable pour moi, fut celle où, voyant qu'au lieu de s'approcher il continuait à causer avec un officier en redingot ; (J'appris par Mme Bonaparte que c'était le général Moreau) :

"Votre salon, lui dis-je, est comme un volume de Plutarque."

LA MARQUISE DE LAFAYETTE

Marie-Adrienne-Françoise, deuxième fille du duc d'Ayen, petite fille du maréchal de Noailles, épousa, à l'âge de quinze ans, le marquis de Lafayette qui en avait seize bien comptés (11 avril 1774). Après trois ans d'une heureuse union, la jeune marquise apprenait que son mari s'était embarqué pour les colonies d'Amérique, insurgées contre leur métropole. Elle était alors grosse de son premier enfant, celle qui devait être Mme Charles de La-tour-Maubourg.

Lord Cornwallis, que nous avons déjà rencontré dans cette course rapide, avait, comme son rival, abandonné aussi sa femme pour courir les hasards de la guerre. Celle-ci fut moins heureuse que la marquise de Lafayette et mourut de chagrin. Les lettres charmantes, passionnées du major-général de Washington, les échos de sa jeune gloire qui parvenaient en France et dans tout l'Europe, adoucissent ses regrets, puis, par la suite, elle s'associa courageusement aux vicissitudes de la carrière du général.

Echappée par miracle à l'échafaud, où étaient montés dans la même journée sa grand-mère, sa mère et sa sœur, détenue pendant une année encore après le 9 thermidor, elle ne sortit de prison, en février 1795, que pour aller partager le cachot de son mari, dans la forteresse d'Otmutz.

Elle y arriva avec ses deux filles. Son fils Georges, elle l'avait envoyé aux États-Unis, auprès de son tuteur naturel, Washington.

Ce ne fut pas facile à cette courageuse femme d'obtenir la grâce de s'enfermer dans la prison où languissait le général Lafayette.

Grâce à Boissy-d'Anglas, elle put se procurer un passe-port pour Hambourg. Là, M. Parish, consul d'Amérique, lui en donna un autre pour Vienne, au nom de Mme Motier. Le grand chambellan de l'empereur, M. de Rosenberg, qui l'avait connue autrefois, pendant la prospérité, lui procura, à l'insu du ministre, une audience de l'empereur, à qui elle demanda l'autorisation de partager la prison de son mari. Elle obtint cette permission et elle alla partager avec ses filles la prison de son mari.

Ils furent mis en liberté le 29 septembre 1797.

La marquise de Lafayette mourut en 1807.

GEORGES WASHINGTON LAFAYETTE

Il passa trois années auprès de Washington, qui reporta sur lui la tendresse qu'il avait témoignée à son père. Un jour le 1797 il vit arriver chez le général un voyageur français, errant à travers le monde, comme beaucoup de ses compatriotes, à cette heure terrible. Ce voyageur qui enseignait les mathématiques et la géographie, pour vivre, était le futur roi des Français, Louis-Philippe Ier.

En février 1798, Georges Lafayette retrouva sa famille à Altona, dans le Holstein. Lors du Consulat, il entra comme officier dans l'armée française.

"Je voyais alors de temps en temps—a écrit son père—le premier Consul chez Mme Bonaparte. Il me deman-



PILLAGE D'UN VILLAGE SUR LA FRONTIERE ALGERIENNE PAR LES KHOMIRS



Mrs. Weldon etait assoupie pres du petit Jack qui dormait



Il s'arreta à l'extrémité même de son appendice nasal

GRAVURES DU FEUILLETON

LES ÉCHECS

MONTREAL, 12 mai 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. THÉRIER, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 269. MM. V. Gagnon, Z. Delaunais, P. Coté, Québec; M. Lalandy, New-York; Un amateur, Ottawa; A. Buisson, M. Toadie, H. Lafrenière, T. Gagnier, Montréal; N. P. Sorel, T. Lacasse, Lowell, Mass; "Mat," Berthier; A. C. St-Jean; L. O. P. Sherbrooke; Trifluvien, Trois-Rivières; N. Le-gault, Ottawa; J. Beland, Québec.

NOUVELLES

Un tournoi pour le titre de champion se joue actuellement entre les membres du "Manhattan Chess Club," de New-York.

Le général Congdon, le colonel Jones et les capitaines Hildebrown, Meissenberg et Michalis sont réputés les plus forts joueurs d'échecs de l'armée américaine.

M. Blackburne a remporté la victoire dans son match avec M. Gunsberg; quatorze parties ont été jouées. M. Blackburne a gagné sept parties. Ce tournoi jette beaucoup d'honneur sur les deux joueurs.

JUDG-MACKENZIE.—Judd, 5; Mackenzie, 5; remise, 1. Deux parties restent à jouer. Les forces des deux adversaires sont à peu près égales, et il faudra probablement un nouveau tournoi pour résoudre la question. Plus tard: Au moment où nous mettons sous presse nous apprenons que M. Mackenzie a gagné la match.

Le grand tournoi handicap annuel du Café de la Régence (Paris) est terminé, les vainqueurs sont:

- 1er Prix M. Najotte, gagnant 7 sur 8
2e — M. Clerc, — 4 1/2 sur 8
3e — M. Boukoffsky, — 4 sur 8
4e — M. Gribins, — 3 1/2 sur 8

Le 9e match annuel entre les deux célèbres universités de l'Angleterre a été une nouvelle victoire pour les Cantabs qui, sur 12 parties jouées, en ont gagné 5, perdu 4 et 3 nulles. Le résultat des 9 matchs est:

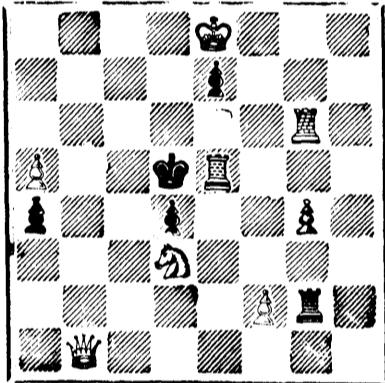
- Cambridge gagne, 6
Oxford — 3

Pendant le dîner, présidé par le comte de Dartray, auquel assistaient environ quarante gentlemen, de nombreux toasts ont été portés, parmi lesquels nous citerons celui de M. Lindsay à la "Presse des écoles," accompagné du nom de M. Steinitz. (Stratégie.)

PROBLEME No. 271.

Composé par M. J. H. FINLINDSON, Huddersfield, (Ang.)

NOIRS.



BLANCS.

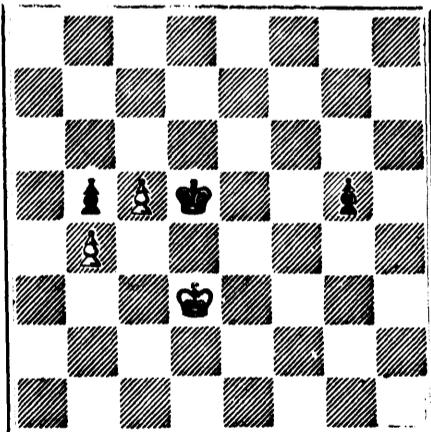
Les Blancs jouent et font mat en 3 coups.

Solution du problème No. 269.

- Blancs. Noirs.
1. R3e F, échec. 1. R3e F
2. F1e D. 2. C1e F
3. D3e FR, mat. 3. D3e FR, mat.
Et autres variations.

FIN DE PARTIE No. 17

NOIRS.



BLANCS.

Dans cette position, la partie est toujours nulle, de quel côté que soit le trait.

- Blancs. Noirs.
1. R3e R. 1. R4e R
2. R3e F. 2. R4e F
3. R3e C. 3. R4e R
4. R4e C. 4. R3e F
5. R3e C. 5. R4e R
6. R3e F. 6. R4e F

Partie nulle.

- 1. R3e R. 1. R4e R
2. R3e R. 2. R4e D (1)
3. R3e F. 3. R4e R
4. R3e C. 4. R3e R
5. R4e C. 5. R3e F

Partie nulle.

(1) Si R4e F, les Blancs gagnent en jouant R4e D.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 6 mai 1881.

Table with 4 columns: FARINE, \$, C, \$, C. Items include Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, Farine de blé d'Inde, Sarrasin.

Table with 4 columns: GRAINS, \$, C, \$, C. Items include Blé par minot, Pois do, Orge do, Avoine par 40 lbs, Sarrasin par minot, Mil do, Lin do, Blé d'Inde do.

Table with 4 columns: LAITERIE, \$, C, \$, C. Items include Beurre frais à la livre, Beurre salé do, Fromage à la livre.

Table with 4 columns: VOLAILLES, \$, C, \$, C. Items include Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, Oies au couple, Canards au couple, Poulets do, Poulets do.

Table with 4 columns: LÉGUMES, \$, C, \$, C. Items include Pommes au baril, Patates au sac, Fèves par minot, Oignons par tresse.

Table with 4 columns: GIBIERS, \$, C, \$, C. Items include Canards (sauvages) par couple, do noirs par couple, Pluviers par douzaine, Bécasses au couple, Pigeons domestiques au couple, Perdrix au couple, Tourtes à douzaine.

Table with 4 columns: VIANDES, \$, C, \$, C. Items include Bœuf à la livre, Lard do, Mouton do, Agneau do, Lard frais par 100 livres, Bœuf par 100 livres, Lièvres.

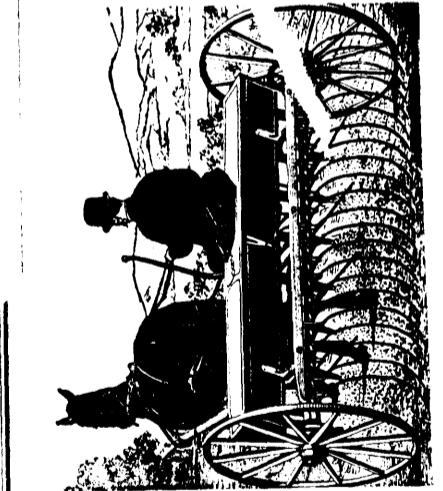
Table with 4 columns: DIVERS, \$, C, \$, C. Items include Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, Miel à la livre, Œufs frais à la douzaine, Haddock à la livre, Saumon par livre, Peaux à la livre.

Table with 4 columns: Marché aux Bestiaux, \$, C, \$, C. Items include Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs, Bœuf, 2me qualité, Vaches à lait, Vaches extra, Veaux, 1re qualité, Veaux, 2me qualité, Veaux, 3me qualité.

Table with 4 columns: Paille, \$, C, \$, C. Items include Paille, 1re qualité, Paille, 2me qualité.

ACCESSOIRE AMELIOREE DE MANN

ajouté aux Rateaux à che... pour semer à la volée les les grains et les fertilisants



garantie de semer tous les sortes de graines ou de ferti... nants, en quelque quantité requise. Peut être ajouté à n'importe quel Rateau, mais spécialement aux Rateaux de COSSIT.—Prix: \$25.00, peut aussi servir de semoir séparément, monté sur deux chevaux. on peut s'en servir avec un ou deux chevaux. Prix: \$15.00. En vente par tous les agents de COSSIT, ou à leur bureau principal.

No. 81, RUE MCGILL, MONTREAL

DEMANDEZ DES CIRCUITAIRES

Mercier Beausoleil & Martineau AVOCATS, No. 55 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HON. H. MERCIER, ex-Solliciteur-Général, député de St-Hyacinthe. CLEOPHAS BEAUSOLEIL, antrefois syndicat officiel.—PAUL G. MARTINEAU, B.C.L. N.B.—M. Mercier donnera une attention toute spéciale aux affaires criminelles.

Quina-Laroche Élixir Vieux (Extrait des 3 Quinquinas) Apéritif. Fortifiant, Fébrifuge. les AFFECTIONS D'ESTOMAC. ANÉMIE, MANQUE DE FORCES, SUITES DE COUGHES, LANGUEUR, FIÈVRES INVÉTÉRÉES, etc. PARIS, 22 à 19, RUE DROUOT & LES PHARMACIES.

Agents pour le Canada, MM. Lavolette et Nelson, 209, rue Notre-Dame, Montréal.

POUDRE à PÂTE VICTORIA La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDW. RDS. Analyste. TOUS LES ÉPICIERS Manufacturée par D.C. BROUSSEAU & CIE. RUE NOTRE DAME MONTREAL.

50 CHROMOS en caractères neufs, 10 cts. par la maille 40 agents. Echantillons, 10 cts. U. S. CARD Co., Northford.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture.—COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc.—PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver.—VACANCES: en janvier et février. CONDITIONS D'ADMISSION: — Application par écrit au Directeur de l'Ecole, être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer. Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture.

Jos. GAUDET, Ptre, Directeur. J. J. MARSAN, 6or, M. C. A., Professeur et gérant.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine.—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AVIS AUX PHOTOGRAPHES

A louer, garni et meublé, l'un des plus anciens éta blissements de Montréal. Y compris chambre obscure, lentilles et tout l'appareil nécessaire avec 10,000 négatives amplement, échantillons de cadres, boîtes, etc. Situé dans le centre des affaires, dans l'un des meilleurs endroits de la ville. Conditions très modérées. S'adresser à BURLAND LITHOGRAPHIC Co.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE

Brochure de 84 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK.

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché. S'adresser au bureau de ce journal.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces (bâisses du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20 S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

50 Cartes-Chromos lithographiés, No. 2, 10 cts. Gros troussseau pour les agents, 10 cts. GLOBE CARD Co., Northford Ct.

NOUVEAU PROCÉDE.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter le procédé le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS! The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes.

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies de plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arriérés qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima acie d'intention de fraude.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHO. BURLAND (LIMITED).